

EDMOND PICARD

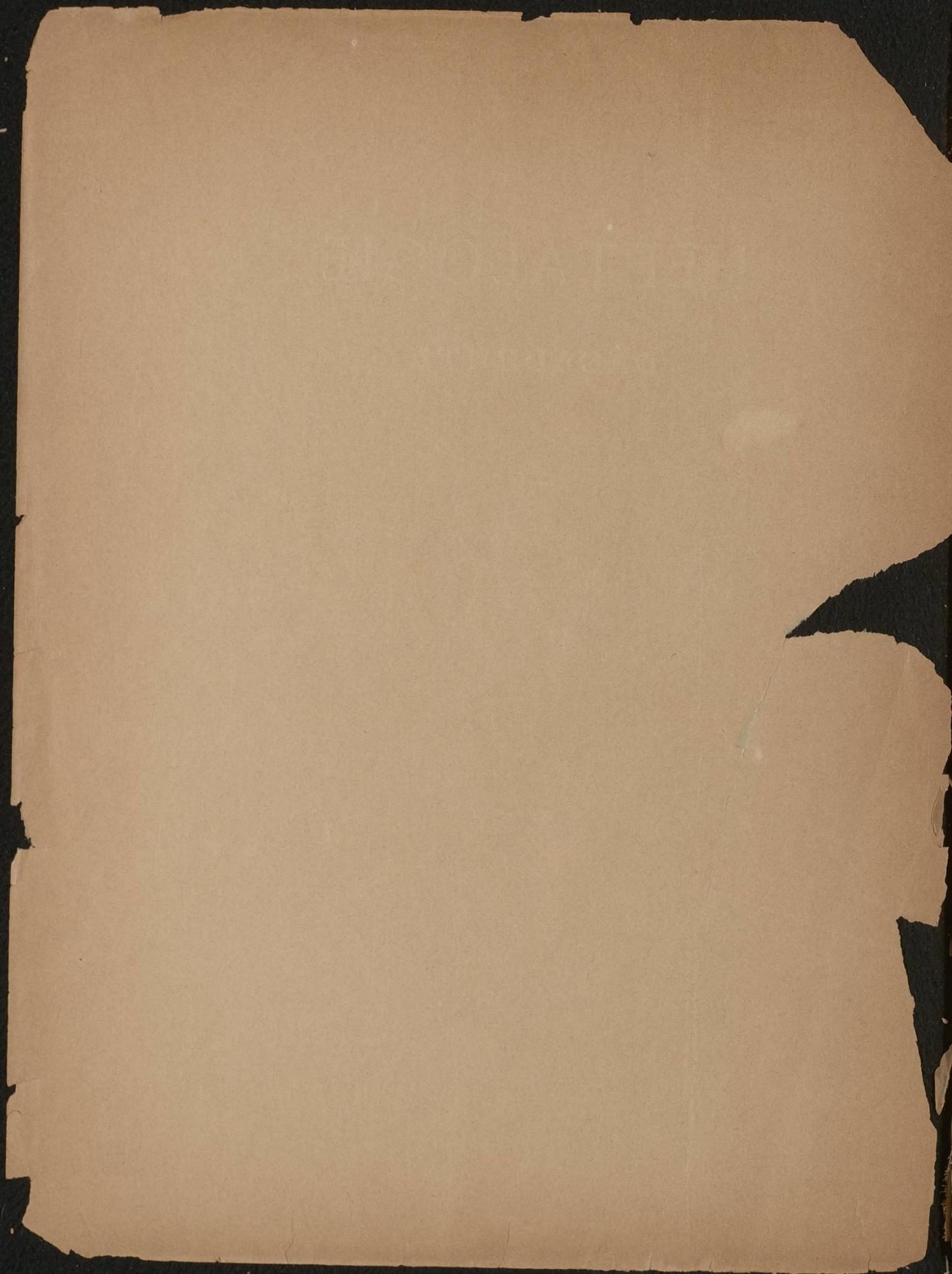
HEPTALOGIE

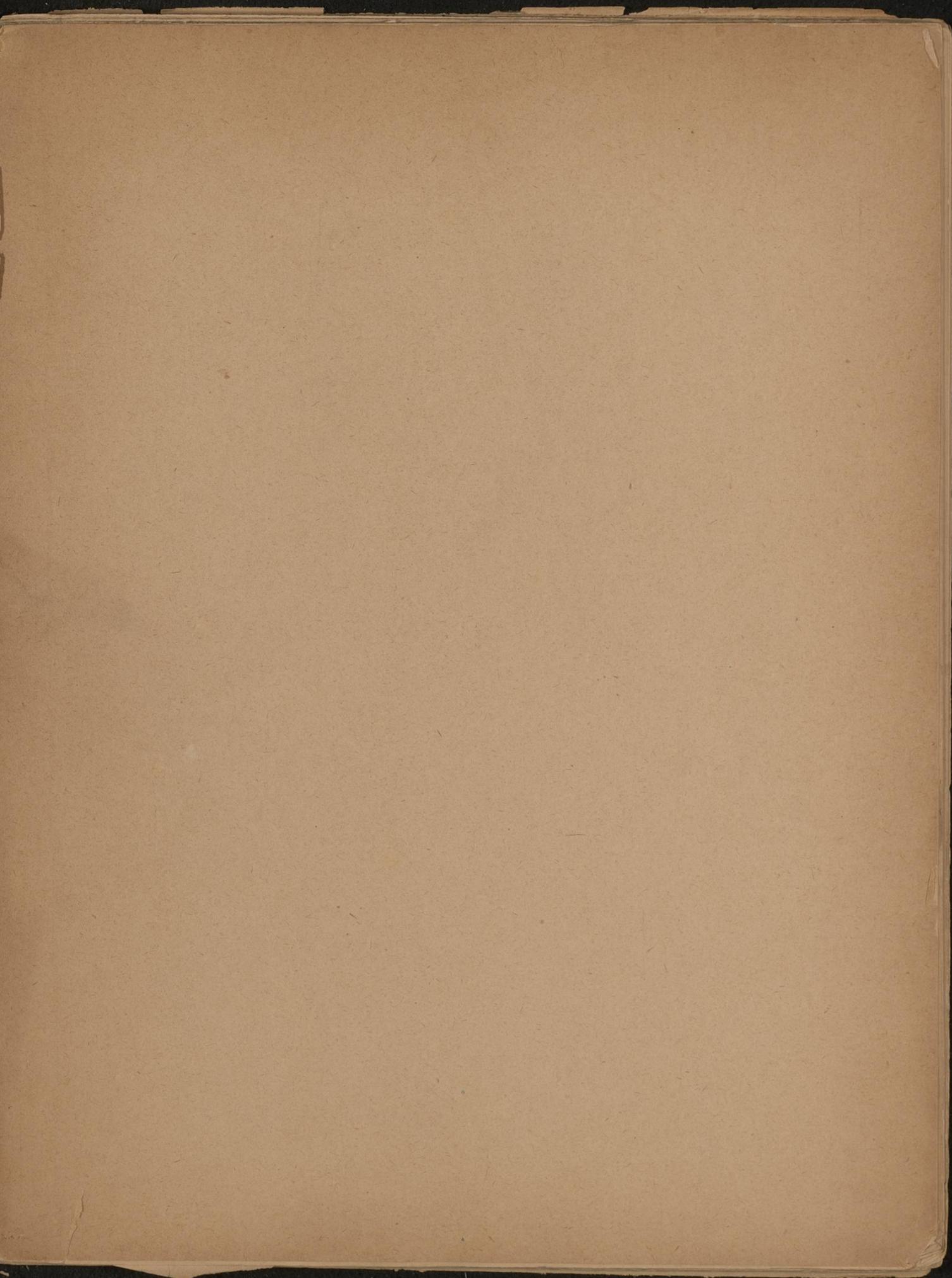
DÉCADENTE

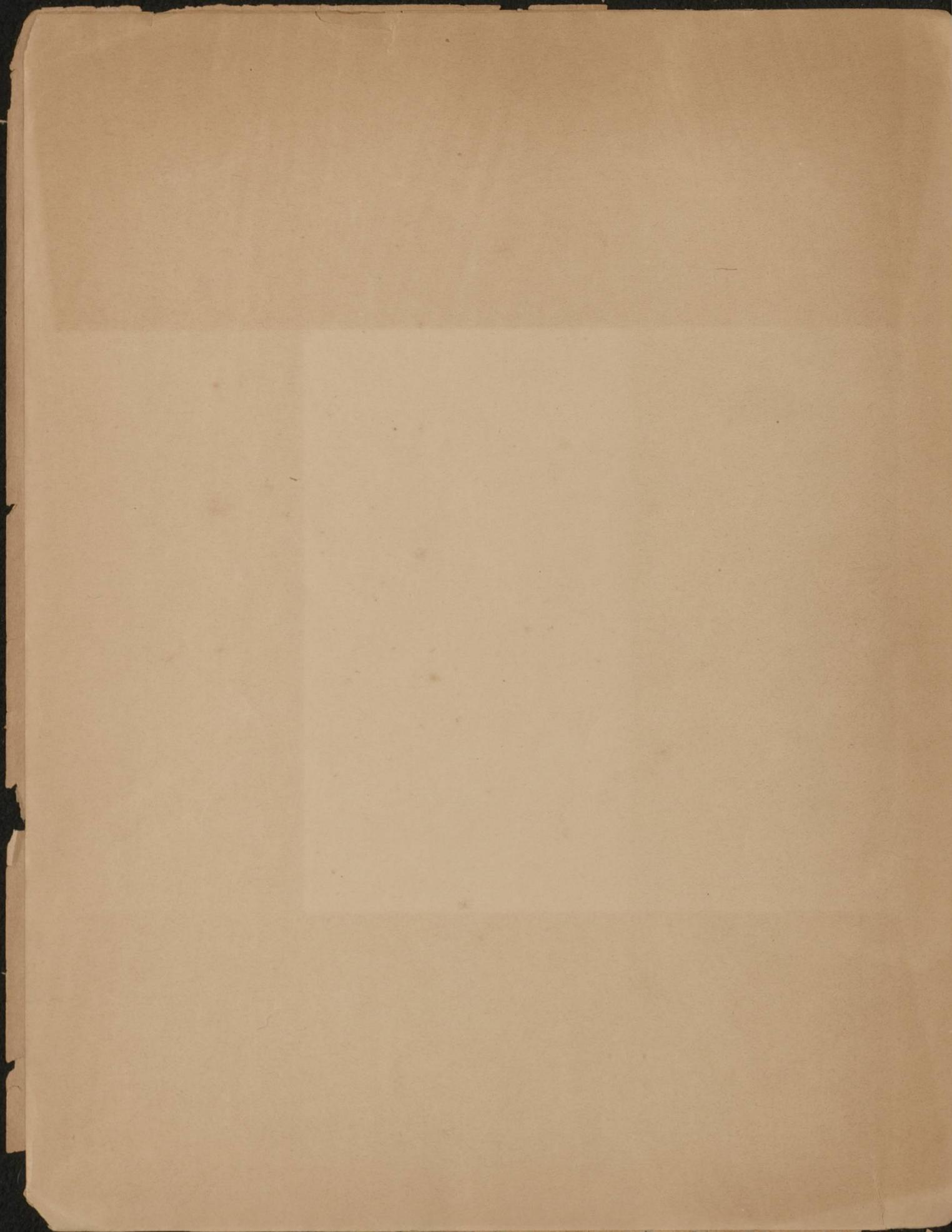


A BRUXELLES
chez M^{me} veuve FERDINAND LARCIER

1891







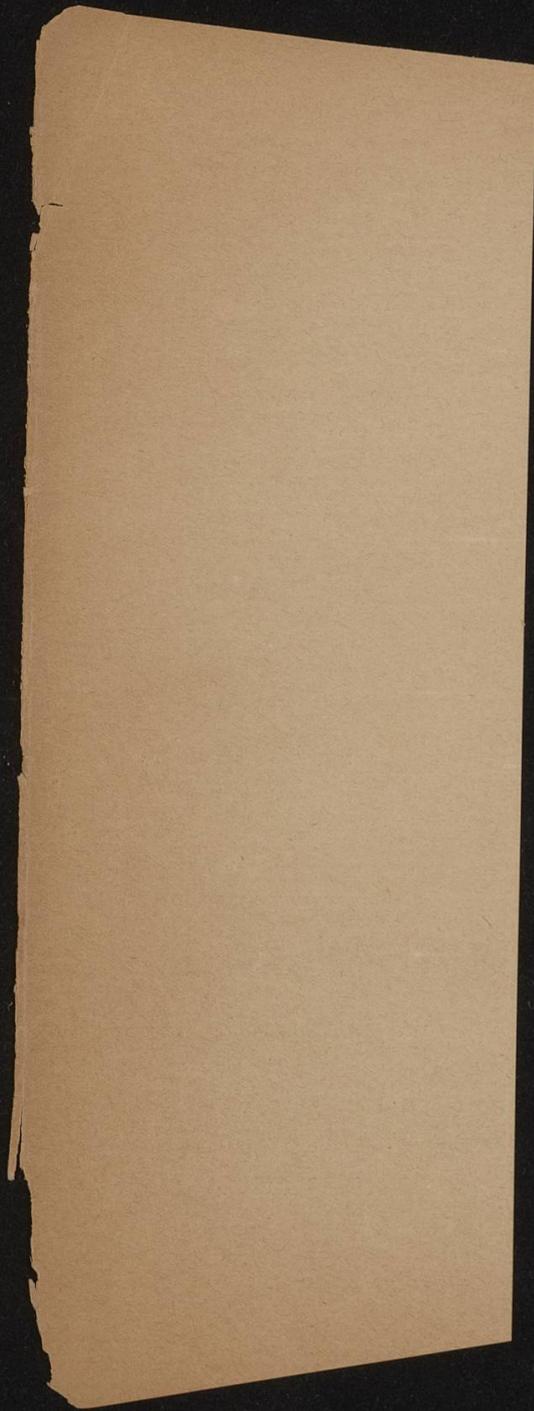
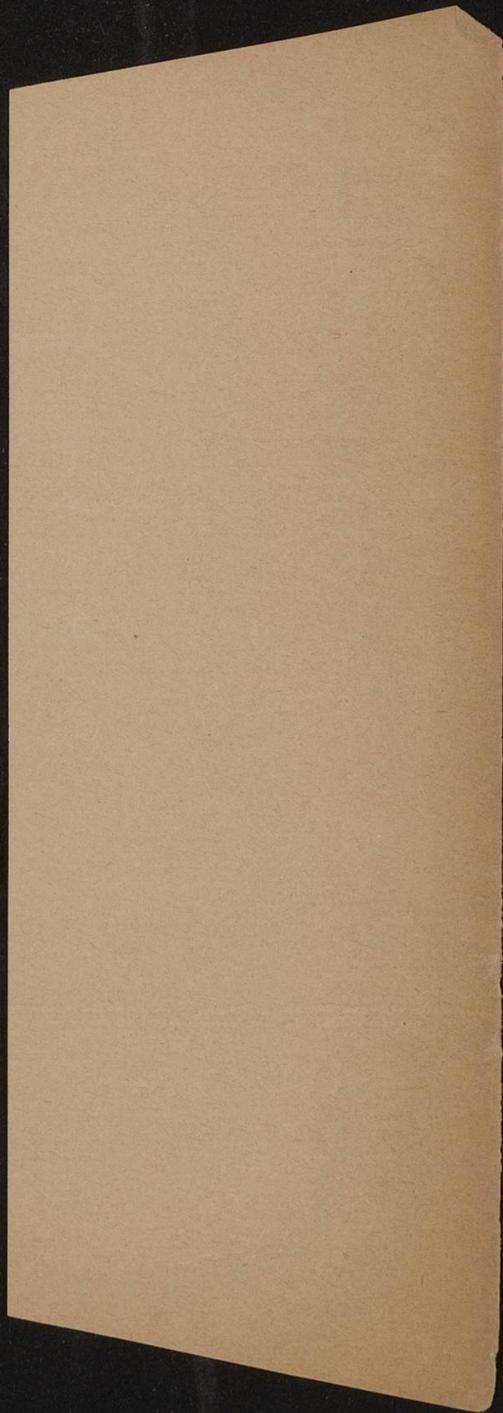
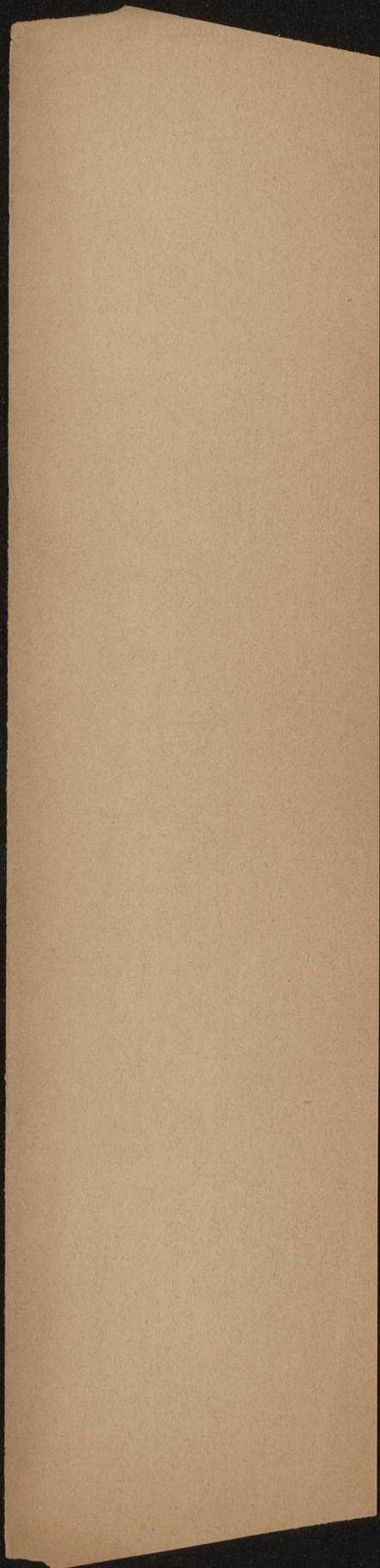
5845

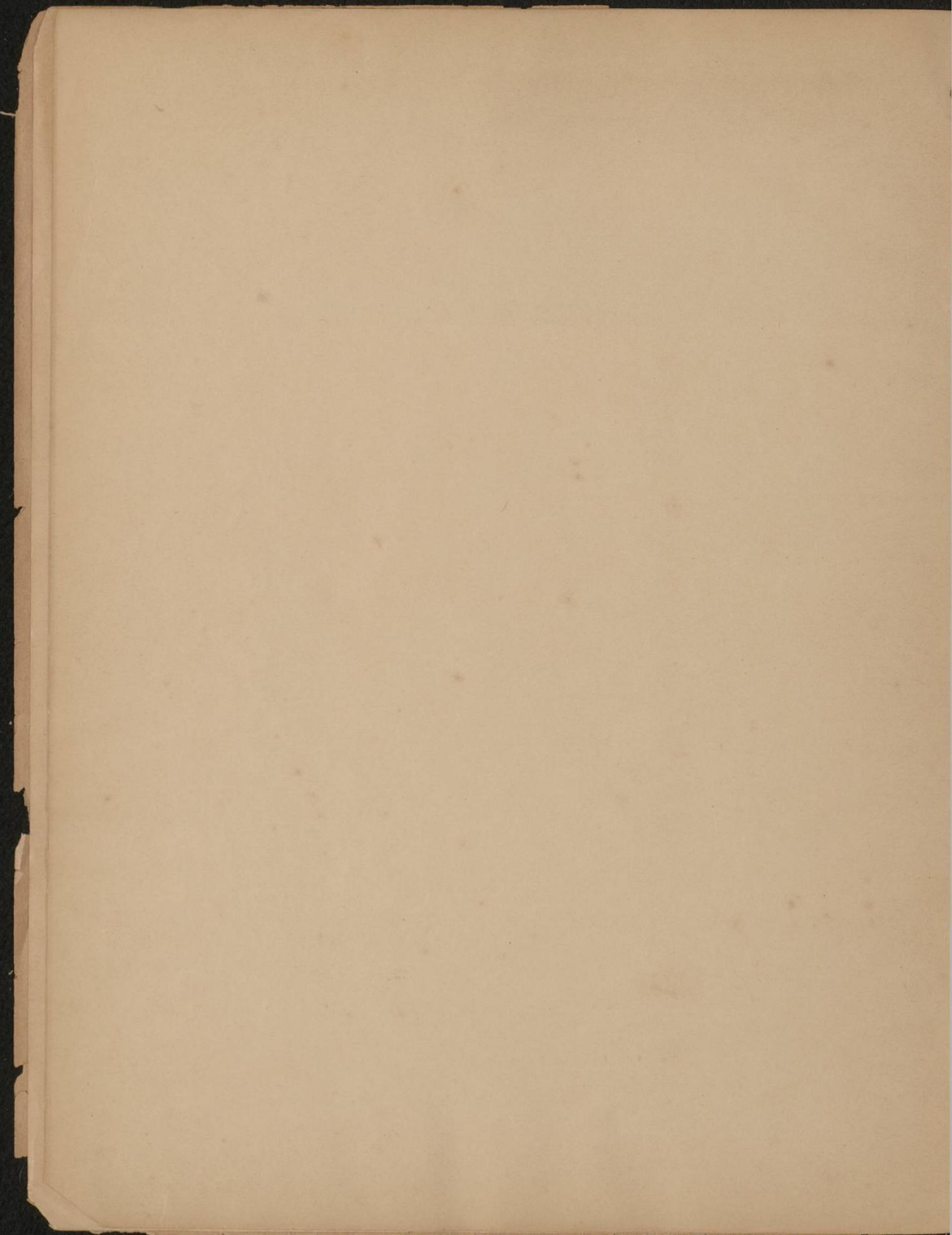
8r-

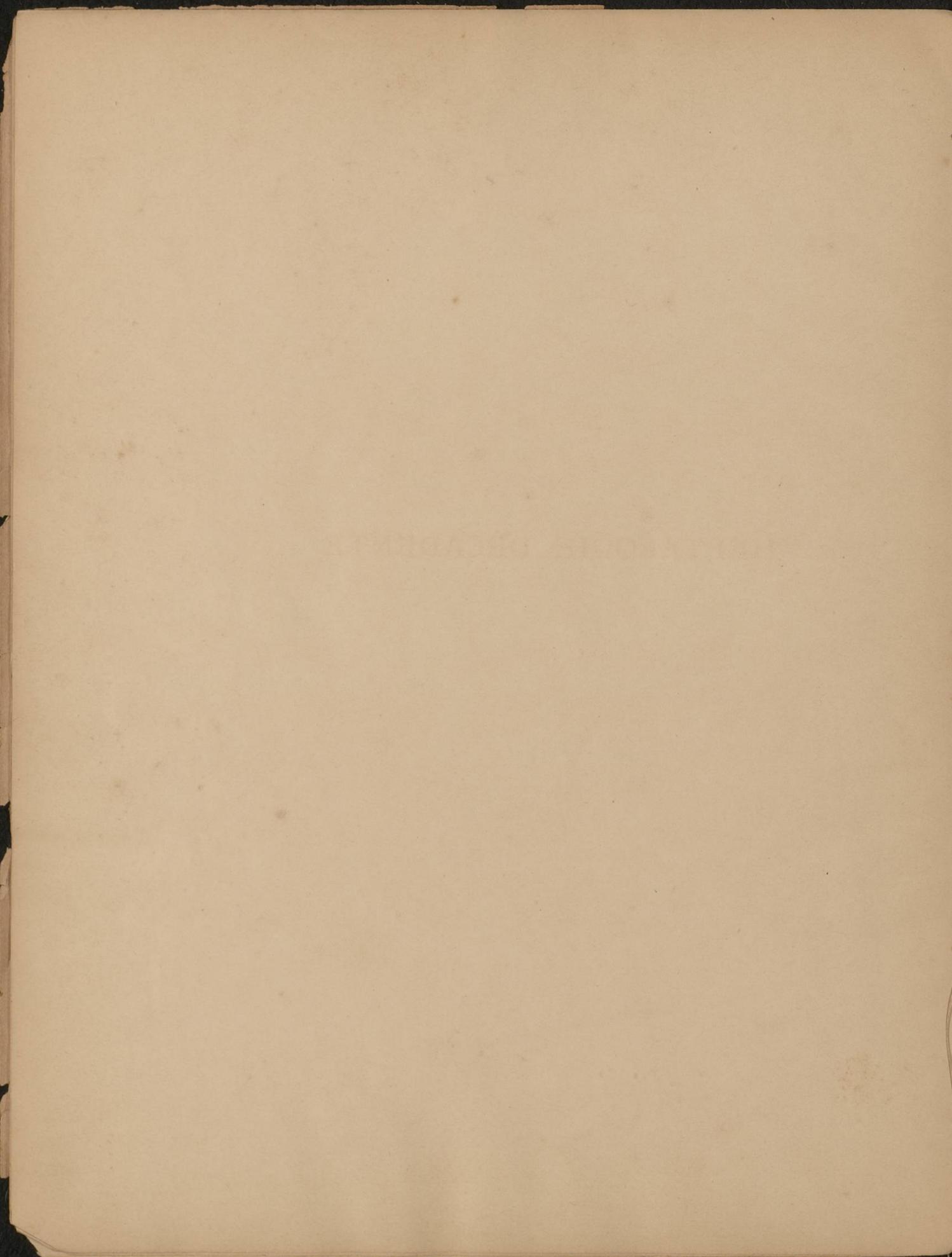
ML

B

238







HEPTALOGIE DÉCADENTE

HEPTALOGIE

HEPTALOGIE

EDMOND PICARD

HEPTALOGIE

DÉCADENTE

Ne serais-je qu'un monomane
dissolu
par ses travaux de décadent et de reclus?

JULES LAFORGUE.

BRUXELLES

CHEZ LA VEUVE DE FERDINAND LARCIER

MDCCCXCI

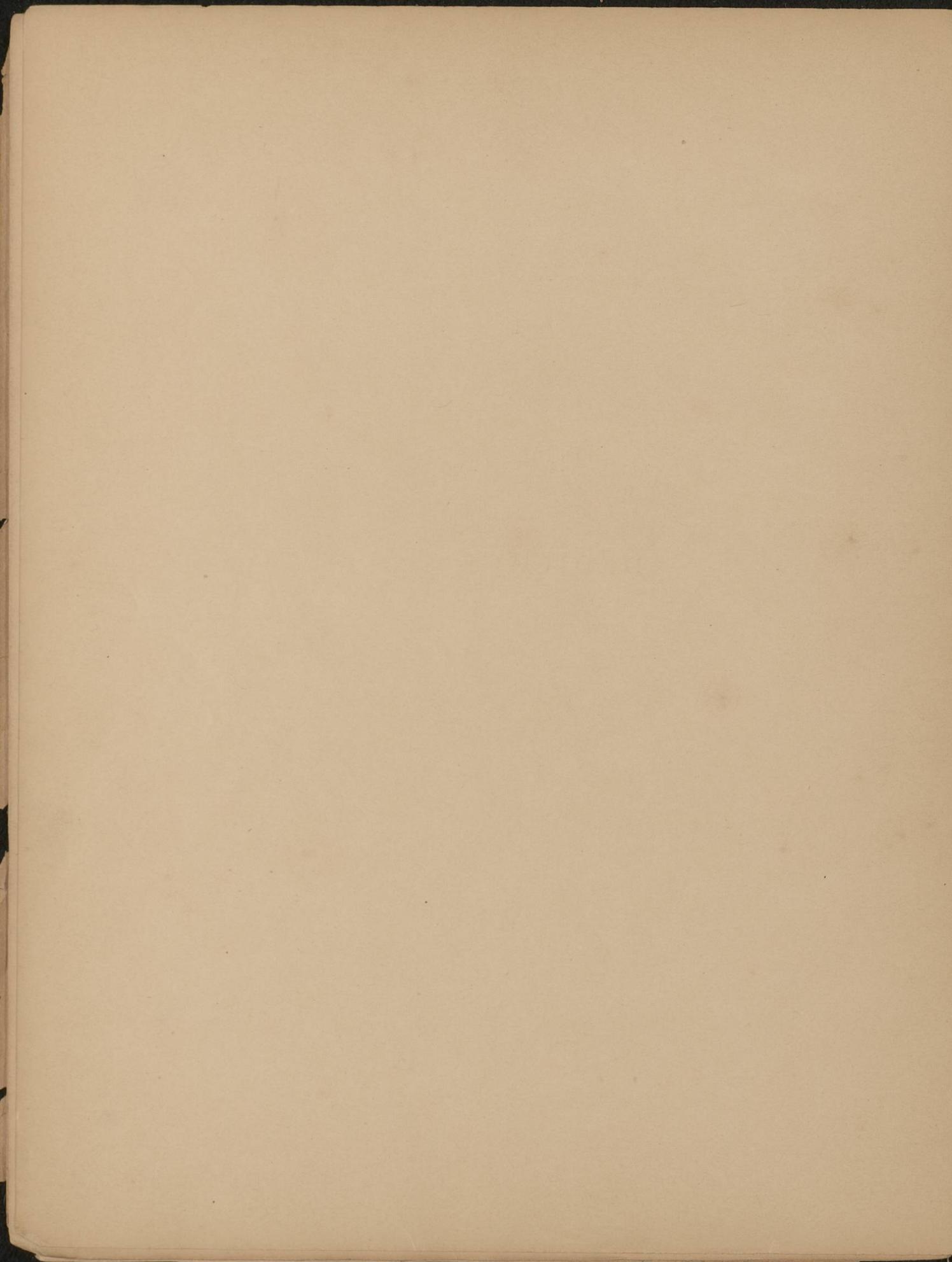
DEPARTMENT

TIRAGE

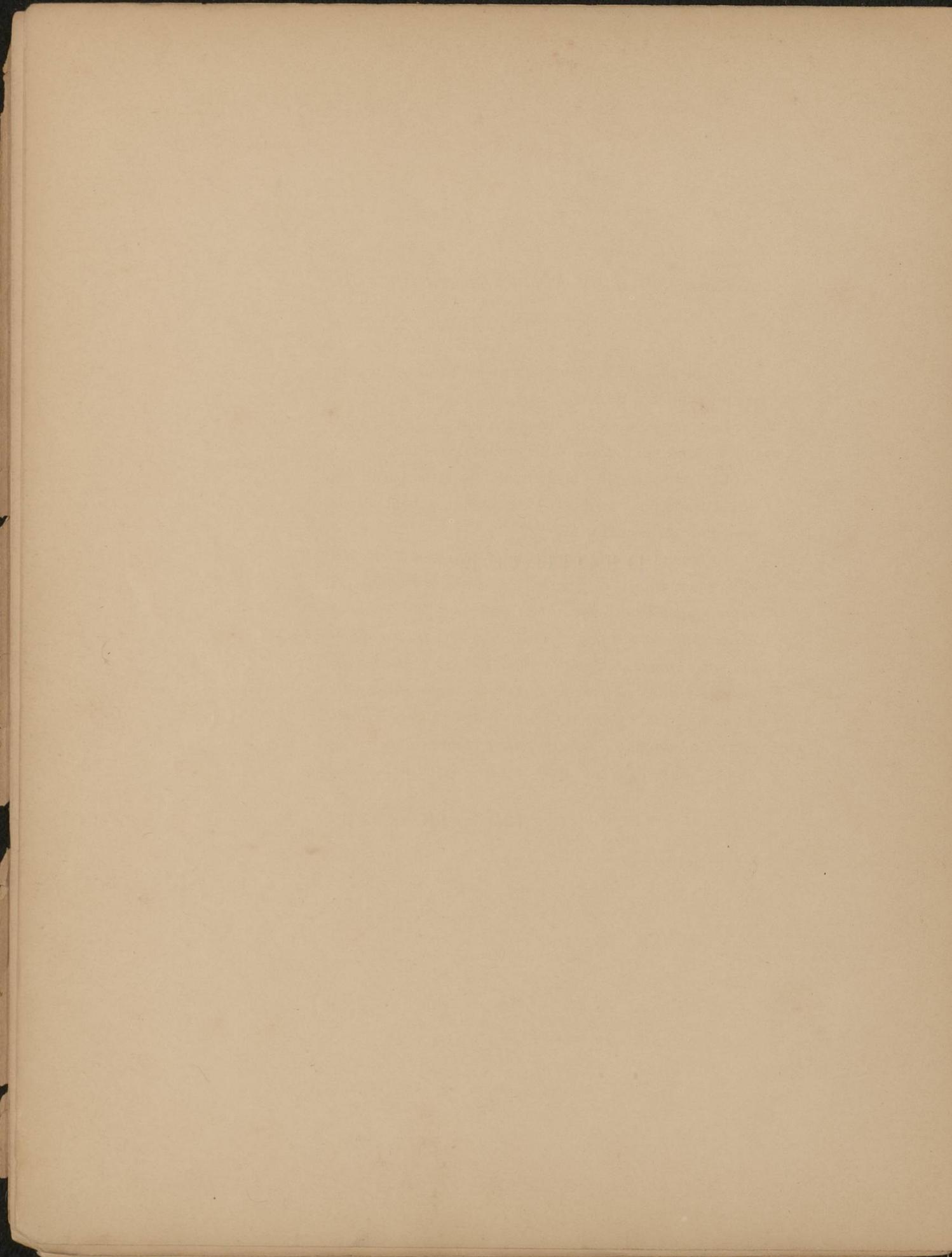
Un exemplaire sur Japon
Trente exemplaires sur papier ivoire

Tous numérotés à la Presse

Exemplaire n° 15



DÉDICACE



A ROBERT, Marie, Nicolas, Edmond PICARD.

Mon cher FILS, pour solenniser ta Majorité, j'ai voulu, comme à tes frères aînés, te donner un Livre.

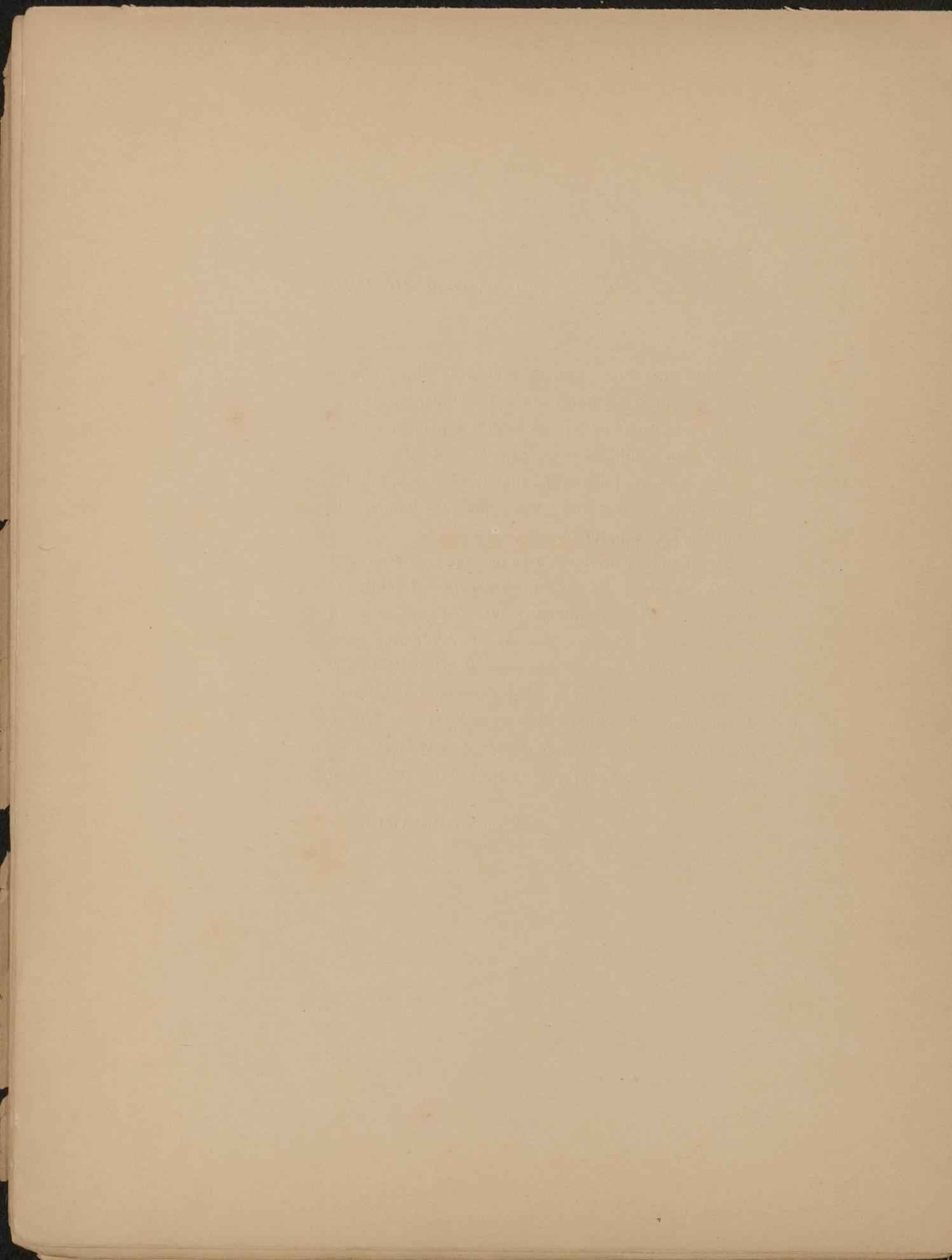
Le voici, composé de très peu; une poignée d'idées qui me sont familières, — originales peut-être.

Les relisant, plus tard, quand je serai parmi les disparus, tu pourras dire : Voici quelques hantises de mon Père en sa maturité.

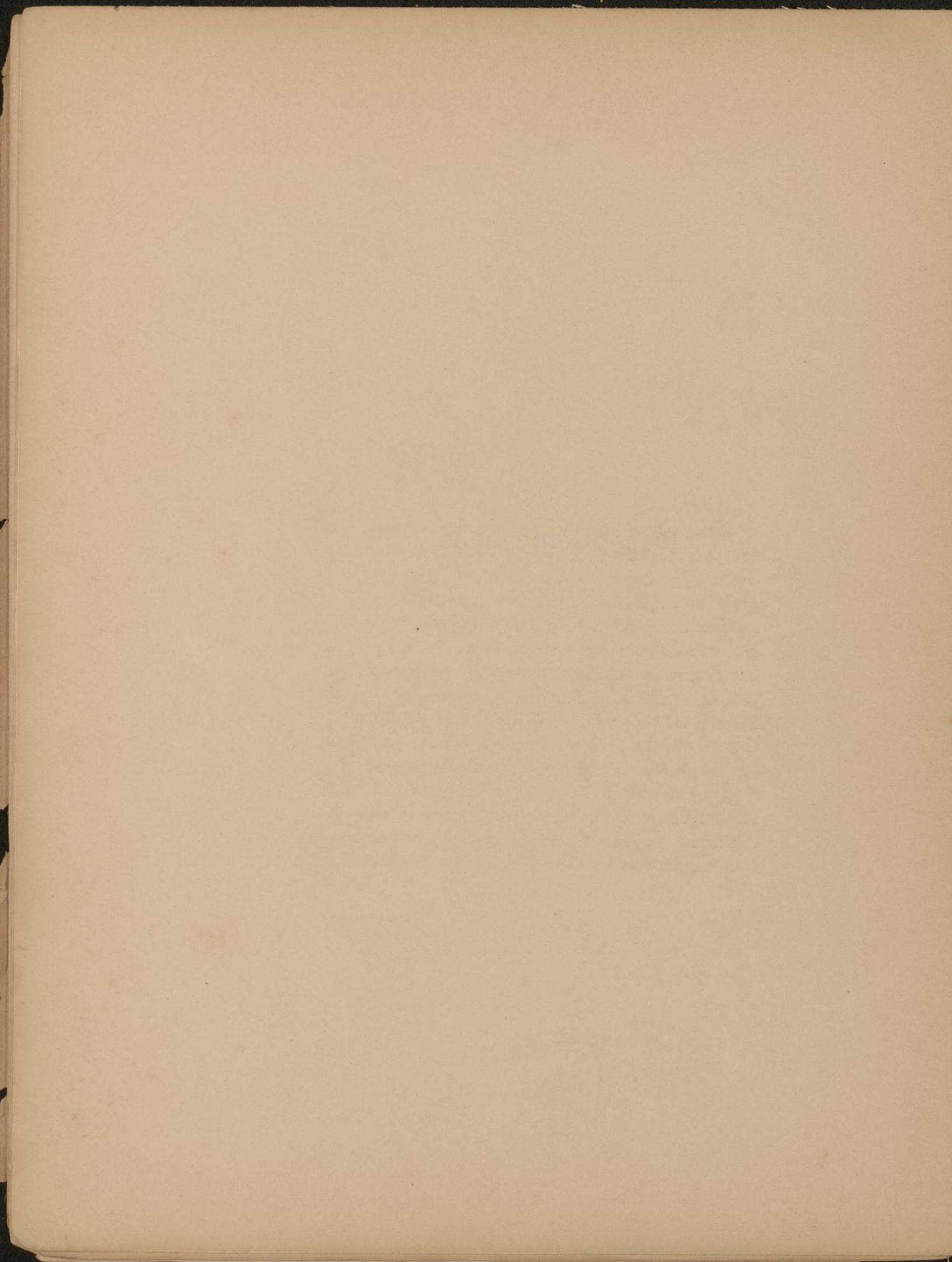
Et quand tu arriveras à ce passage : — *Voici des arbres, un étang, un jardin. Ce jardin, cet étang, ces arbres, quotidiennes banalités, ont reçu, par la main magique du novateur, penseur et rêveur, une indéfinissable allure, faite de tout car elle est partout, faite de rien car on ne peut la définir, qui nous allège pour les montées vers l'Infini, pour les départs vers l'Idéal, dans les transparences de la pureté et de la lumière, —* sache, ô MON PEINTRE, que c'est à Toi que je pensais!

EDMOND PICARD.

17 avril 1891.



le septième sens



Après des efforts d'artiste, en des conférences, des colloques, des écrits, efforts pour sortir d'autres artistes de l'oubli en lequel tant d'imbécile indifférence, d'ignorance indurée les délaisse chez nous, écoutant les propos sortant de la cervelle de ceux qui avaient écouté, répercussion immédiate, en son de paroles, des paroles qui avaient martelé leurs oreilles, un étonnement me prit de l'inefficacité, sur la plupart, de ces œuvres d'équité, de curiosité, de bon conseil par lesquelles on tente de retirer ses frères des marécages où les maintient l'inepte direction littéraire du quotidien journalisme. Pourtant un évident bon vouloir s'offrant au bon conseil, un entrevu de la bêtise lamentablement vide et de l'uniforme pauvreté du feuilleton-critique, une conscience grandissante du guenilleux de ces sempiternelles

dissertations sur la pièce ou le roman du jour, écrites d'une plume qui parlerait en cul-de-poule si elle était une bouche, évacuant ses filandres sous les préoccupations déprimantes d'un compagnonnage de couloirs, de salons, de tavernes ou de bureaux de rédaction.

Eh ! quoi, de belles choses lues, tirées de l'armoire close d'un livre édité à petit nombre, montrées pieusement, comme des bijoux précieux, des costumes rares, des argenteries superbes. Les regards des auditeurs fixés sur ces merveilles, regards sortant en bienveillant cortège d'yeux agrandis par l'imprévu. Une sympathie fluant et s'épandant d'un cœur tendu vers d'autres cœurs qui désirent croire, et pour cela veulent comprendre, malgré l'enlèvement des préjugés qu'ils sentent tout à coup croulants, de la vieille crasse d'éducation bouffonnement bête dont ils discernent enfin la saleté. Néanmoins à l'heure où, l'expérience finie, on va les uns aux autres pour se dire, se confier les sensations, les compter, dresser le tableau de cette chasse faite ensemble aux halliers, aux guérets de l'art, ... rien ! rien (sauf de la part de quelques-uns, combien fraternels et séducteurs), rien que les banalités cueillies « à fleur de l'inéclos », et cette réflexion, *a parte* morose : Ils n'ont pas compris !

Oh ! la difficulté de sentir artistiquement ! Oh ! l'universel réfractaire des foules à cette émotion spéciale, divinement savoureuse et douce de l'art, cet archet, sur

une corde spéciale de l'âme, qui manque à tant d'âmes, luths dépareillés!

Entendre, qu'est-ce? Le fonctionnement d'un sens, l'ouïe. Une perception, mais si peu, si peu en sa matérialité mécanique, en comparaison de cette autre, subséquente, plus profonde, au plus profond de nous, dans les fibres ultimes, dans les fibres souterraines centrales : LA SENSATION ARTISTIQUE ! Entendre ! et voir, et goûter, et sentir, et toucher, cette quintuple vie vers le dehors, cette tentaculaire expansion vers le dehors, tâtonnant, caressant, jouant un compliqué colin-maillard pour deviner, approximativement toujours, et mal si souvent, l'ambiance de ténèbres en laquelle nous flottons. *Les cinq sens* (et même le sixième, si étrangement et contradictoirement idéal-matériel : l'Érotique!) que c'est peu, que c'est peu pour qui la vie émotive est la vraie vie qui fait vivre! Ce sont là des facultés d'inventaire, emmagasinant les notions, formant la collection des idées, faisant le trousseau du cerveau, l'équipant pour la journalière besogne. Mais sous, et au delà de cette accumulation journalière, derrière ces premiers appartements, ces antichambres, plus loin, plus haut peut-être! cette loge (par quels circuits, quels corridors, quels escaliers descendants et montants) où, quand l'idée arrive, mystérieusement transportée, et qu'elle touche au clavier qui est là, résonne cet ineffable : LA SENSATION ARTISTIQUE !

Là, il y a autre chose que ces matérialités baroques : une oreille, un nez, un œil, une langue, une peau. Quoi ? Quel organe ? De quel tissu, de quelle forme, qu'on limiterait par quel dessin, qu'on montrerait par quelles couleurs ? Je l'ignore. Mais, à l'effet, je le sens. Il est ! Il est parce qu'il produit un ébranlement qui va se répercutant partout dans le corps, battant au cœur, éclairant au cerveau, faisant vibrer les nerfs, ébranlant les muscles, infusant, diffusant partout *une jouissance*. Oh ! que c'est difficile à exprimer !

Une jouissance, oui, psychique et sensuelle. Différente de toute autre. Analogue pourtant à cette autre, idéale et brutale, que donne l'amour en ses fins dernières. Analogue seulement à cette autre, reprise ici par le besoin de trouver quelque image rendant distincte cette nébulosité du phénomène artistique en sa sensation, si réelle en son effet, presque insaisissable en sa description, que comprendront tout de suite (ah ! quels souvenirs !) ceux qui l'ont éprouvée, qui restera ténébreuse pour qui n'en a jamais été secoué. Que sait l'impubère de la jouissance érotique ? Qu'en sait l'eunuque ?

Combien, en cela, sont eunuques. Ils verront, ils entendront l'œuvre d'art, poésie, peinture, musique. Ils en comprendront les mots, les couleurs, les sons. Ils seront là en curieux, en amateurs, d'un goût très sûr parfois, pour dire si vraiment c'est beau ; d'une compétence infinie, d'une érudition despotique. Et peut-être

que, malgré ces aptitudes, ils resteront inaptes à la SENSATION ARTISTIQUE. Leur situation sera celle du curieux, de l'expert, du juge disert et froid, expliquant tout, ne sentant pas. Les effluves de l'œuvre vue, entendue, les envelopperont à la surface, leur colleront à la peau, les enroberont. Mais ce ne sera qu'une juxtaposition et non une pénétration. L'intime et profond mélange ne se produira point. Pas d'entrée délicieusement sournoise par tous les pores, pas de circulation serpentine et capillaire glissant dans la ténuité des veinules, de toute part, comme un glissement d'aiguilles, en myriades, aboutissant à cette cible unique : LE SENS ARTISTIQUE, cymbale frémissante, résonnant, s'exaltant sous leurs milliers de pointes.

Pour subir cette émotion divine, point n'est besoin d'érudition, ni de compétence, point n'est besoin d'être expert. Ah ! comme l'expert, quand il fonctionne, mettant en mouvement le ronron de ses phrases et les rouages de sa technique, apparaît piteux et malheureux au bienheureux qui vibre encore de la *sensation artistique*, mollissant sous le spasme en son plein, ou brisé (avec quelle douceur !) sous le spasme à peine assoupi. C'est de ces impressions surhumaines que vient à quelques-uns cette fureur pour l'Art, germaine de la fureur amoureuse. Regardez-les, écoutez-les dans leurs émotions et leurs transports, ce sont des amants d'une divinité invisible ; ils ont le trouble, l'enthousiasme,

l'aveuglement, l'exaltation de ceux qui aiment. Ils sont tels, parce qu'ils ont éprouvé, parce qu'ils ont l'aptitude à éprouver, quand ils rencontrent l'Art, n'importe où, le frisson divin. Ils perçoivent ce qui reste imperceptible pour d'autres. Ils ont un sens de plus.

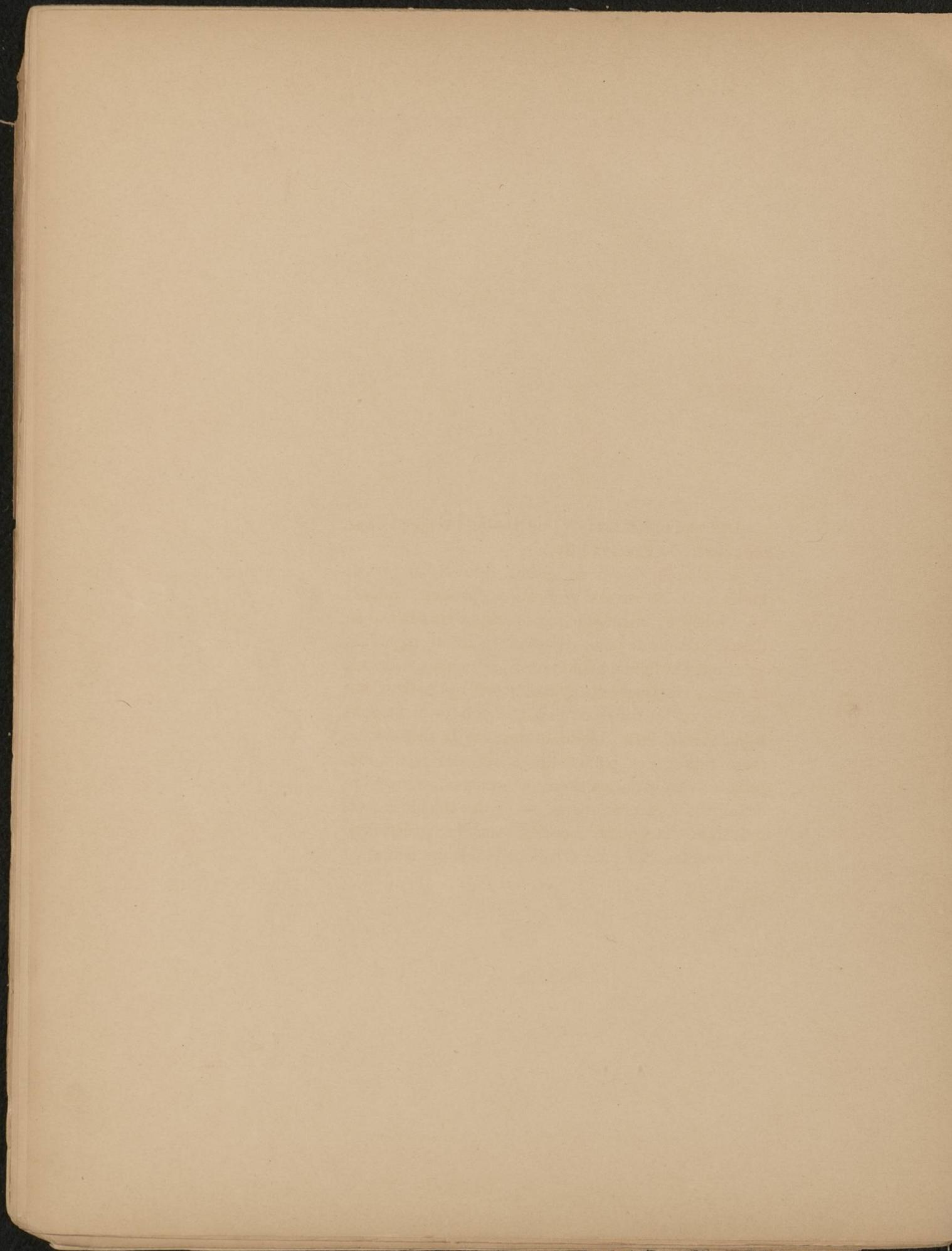
Et l'idée ou la fantaisie leur vient parfois de décrire, de raconter ces sensations. L'idée leur vient, en apportant devant des foules les œuvres qui les ont fait jouir, d'essayer si ces foules, ou quelques unités de ces foules, ne tomberont pas, séduites, s'abandonnant, dans ces mêmes jouissances. Ils parlent et, peu à peu, en eux renaît la même émotion. Ils parlent, et suivent anxieusement sur l'auditoire la manifestation du phénomène. Ah! c'est vite fait quand il y a là des êtres qui ont l'organe voulu. Mais s'il n'y a que des castrats, des amateurs d'anecdotes, des feuilletonistes rabâcheurs, des poupées du bel air, des bourgeois digérateurs, des compères je-veux-me-distraire, pareille entreprise n'aboutit qu'à un immense malentendu; l'émotionné parle à des inémotionnables, et il enrage de voir qu'il n'a qu'amusé et que, parmi les compliments dont on le fleurit, il n'est pas une de ces grandes et chaudes fleurs dont le parfum murmure: J'ai été ému comme vous.

Artistes, pour qui j'essaie d'exprimer un des inexprimables de notre ténébreuse nature, vous m'aurez compris. Vous m'aurez compris, artistes, qui produisez

les œuvres capables d'agir sur le sens artistique, comme la lumière sur les yeux, les parfums sur les narines, les sons, ces couleurs qui font du bruit, sur les oreilles. Vous aussi, artistes qui ne produisez rien, mais qui avez le don de tout sentir, Esthètes. Vos deux groupes forment les deux sexes de cette humanité spéciale, qui a un sens de plus; vous en êtes, les uns, l'activité, les autres, la passivité. Vous vous complétez. Vous êtes faits les uns pour les autres. C'est entre vous qu'il faut vous aimer. Chaque fois que vous tenterez de vous mettre en union avec le vulgaire, craignez, craignez que l'accouplement soit ridicule et stérile. Et soyez certains qu'il y aura là quelque pédant imbécile ou quelque gouailleur, *zwanzeur* ou goguenardeur, pour confondre sa radicale impuissance à comprendre avec votre prétendue incapacité; sa misère à lui avec celle qu'il vous prête, le grotesque polichinelle.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637
TEL. 773-936-3200
WWW.CHICAGO.EDU

hérédité-postérité



L'Homme, l'Artiste, est un centre, un nœud où se rencontrent le Passé et l'Avenir.

Tantôt celui-là est un résidu, celui-ci un germe; tantôt celui-là est une réalisation épanouie, celui-ci un embryon microscopique, presque insaisissable. C'est le masque de Janus regardant en arrière, regardant en avant. Du lointain consommé par la mort, viennent les forces dès longtemps grandissantes qui battent leur plein — ou les forces diminuantes qui meurent dans l'épuisement. Pour le lointain qui sera la matière des jours futurs, des points, des stries, des lueurs, des presque rien d'où sortiront les œuvres, expressions définitives des arts nouveaux, — ou des éblouissements qui iront s'éteignant, mourant dans les générations descendantes. Sur cette échelle indéfinie des temps, où

chaque vivant est passagèrement le point central, une succession et une régression dont les pointes, inversement dirigées, se touchent, faisant jaillir le foyer présent, doublement alimenté par ce qui achève et par ce qui commence, par l'HÉRÉDITÉ dont, depuis Darwin, l'action est définitivement reconnue, — par cet autre élément, jusqu'ici oublié : le pressentiment des événements futurs, la prévision instinctive de ce qui doit arriver, l'anticipation vague sur l'inconnu qu'on rejoindra, et, qu'à défaut d'autre mot adoptable à un si étrange phénomène, je nomme ici tant bien que mal : POSTÉRITÉ.

Atavisme, Népotisme, nul n'y échappe, ailleurs, et surtout dans l'Art. Chacun continue et chacun anticipe. Et il vaut la peine de le dire, non seulement pour compléter la théorie des causes qui influent sur les évolutions, mais aussi pour mieux diriger une critique encline, en son aveuglement, à ne pas comprendre et à condamner, en ce qu'elles ont d'informe, les invincibles tentatives de ceux qui, déjà portant en eux la graine de ce qui sera plus tard un art épanoui, d'instinct s'y essaient avec l'opiniâtreté de l'inévitable, et qu'on traite comme si, dans l'homme (cette résultante de facteurs préexistants), il y avait, pour les actions, un choix et une volonté libres.

Quand a surgi, en ce siècle, la doctrine des influences psychologiques héréditaires et que leur troublante

fatalité fut affirmée, le dédain spiritualiste des sectateurs de la liberté humaine fut sans bornes en ses mépris. Et pourtant toutes les résistances, et parmi elles la plus puissante, celle de nos désirs et de nos orgueils d'êtres pensants habitués à se croire maîtres au moins de leur âme, sont désormais écrasées. On se sait pris dans les liens des choses finies qui, de l'abîme où elles ont été englouties, dominant et dirigent encore les vivants, les maintiennent aux sillons ou aux ornières dont les bouts d'origine se perdent dans les noirs passés. Avec inquiétude pour la mémoire des morts chers dont nous sortons, quand s'éveillent en nous des idées bizarres, des tendances funestes, des projets que notre conscience réprouve, nous nous demandons s'ils ne furent pas pensés (réalisés peut-être!) par les aïeux? Avec effroi, quand approchent les âges auxquels, pour nos ascendants, se sont produites des révolutions psychiques, nous nous demandons si des transformations analogues ne vont pas se faire en nous, et si, dans l'obscurité de nos ténèbres intimes, un nouvel homme ne va pas se dresser, apparition fantomatique d'ancêtres disparus?

Il y a non seulement ceux que le passé a achevés et qui battent en nous le plein de leur influence, mais les inachevés, ceux qui sont encore en formation, qui ne seront complets que dans nos descendants, mais qui, reptiles à demi-assoupis déroulant leurs anneaux,

déjà tentent obscurément de se manifester en nous par des mouvements, des impulsions troubles qui nous déconcertent et qui sont l'anticipation des événements futurs, le pressentiment d'énigmes dont l'avenir dira le mot. De telle sorte qu'on peut dire que deux facteurs opposés ont en nous leur point de concentration : l'atavisme qui appelle le flot de ce qui s'est accompli, la pré-hérédité dont la marée déjà travaille.

Mais ce lot d'appréhensions, sortant de l'accompli, qui grèvent notre nature esclave, prisonnière de ce qui l'a précédé et de ce qui l'entoure, n'est qu'une moitié de la réalité dominatrice qui l'enlise. Il y faut ajouter l'Avenir ! Et nous posons cette question neuve, encore plus chargée d'effroi parce qu'elle embrasse non le connu des faits historiques, mais l'inconnu des évolutions futures : *Dans quelle mesure tout être est-il influencé par ce qui doit arriver à ses descendants ?*

Puisqu'il a en lui les restes de ce qui fut, au même titre il a en lui les germes de ce qui sera. Et si *ces restes* sont des facteurs de son sort présent, comment *ces germes* ne le seraient-ils pas ? Dans le creuset de sa vie, où ces deux courants aboutissent, bouillonne une alchimie à laquelle travaillent les uns et les autres.

Et, en effet, pourquoi tel instinctif espoir ou entraînement, telle instinctive appréhension ou terreur ne seraient-ils pas, dans certain cas, l'appel obscur d'un bonheur ou d'une catastrophe futurs, plutôt que la

dernière résonance d'un événement passé? Pourquoi l'animal, même le plus inférieur, a-t-il peur de la mort? Si ceux qui l'ont précédé l'ont soufferte, ils n'ont rien pu transmettre à leur descendance des horreurs entrevues à cette rentrée dans les ténèbres. Point d'engendrement postérieur au trépas. Mais tous mourront, et c'est par régression sans doute de la fatalité inscrite en lui que le taureau qu'on pousse à l'abattoir tremble des quatre membres et refuse d'aller plus avant.

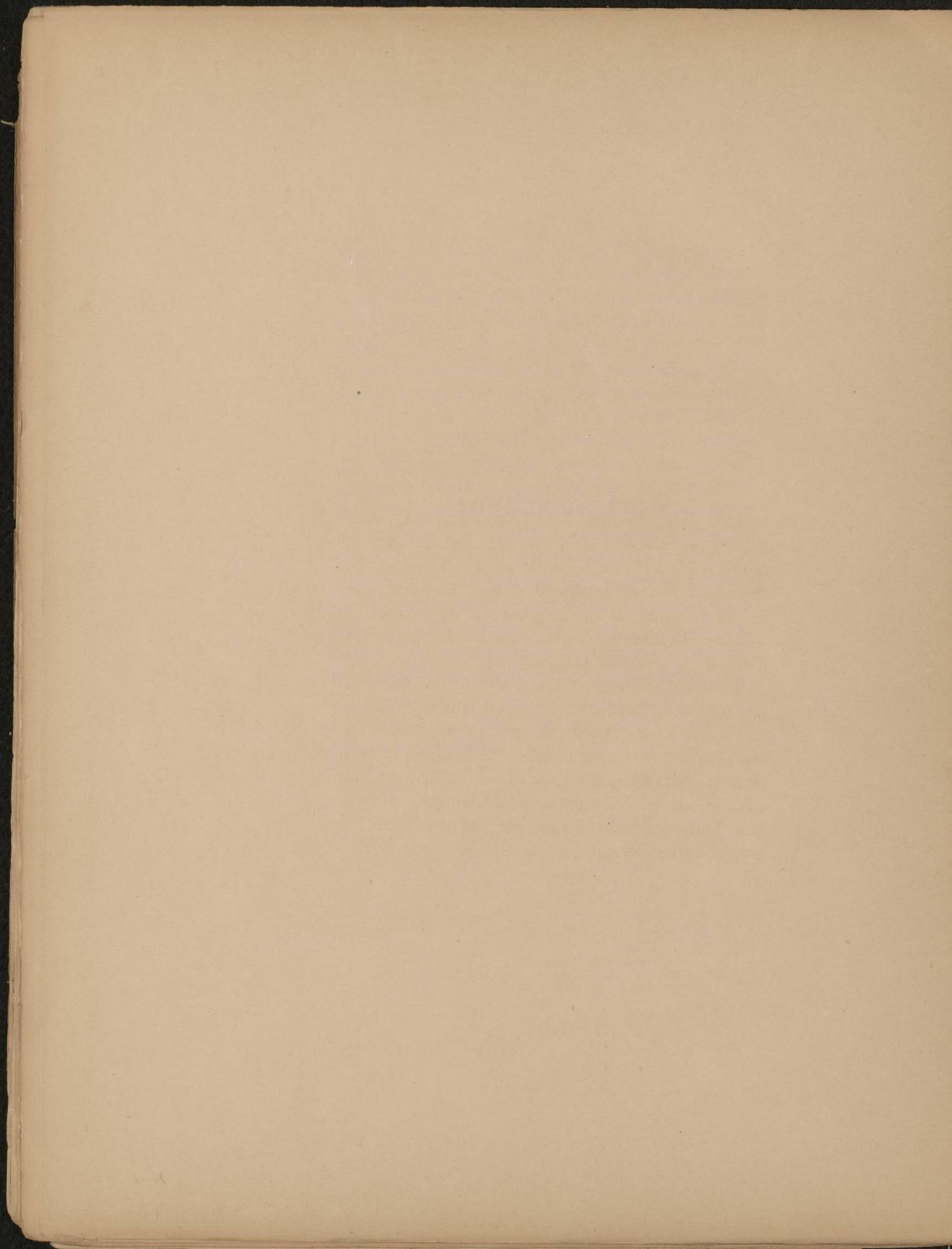
Effet de l'Hérédité « successif ». Effet de la Postérité « régressif ». Double pression, en un point passager, de l'entière existence, ce mystère qui n'a ni commencement ni fin, qui, malgré la variété de ses divers états dans le temps, apparaît au penseur un et immobile, — comme il l'est dans l'espace, à un moment donné, malgré cette même variété. Toutes ces parties agissent et rétroagissent l'une sur l'autre, solidairement. C'est un seul Tout dans l'éternité de la Vie. L'indépendance à laquelle on croit le changement et le mouvement n'est qu'une illusion. Ils ne rompent pas l'indivisible connexité de l'ensemble et n'abolissent pas les influences d'après ou d'avant qui entrecroisent leurs fluides.

De quelle lumière ces brèves réflexions éclairent l'histoire des arts, les jugements à formuler par tout homme de pensée, et les devoirs de la critique. Combien ils sont en dehors des réalités, ceux qui, par une application

imprévue de l'art d'accommoder les restes, prétendent maintenir debout les édifices écroulés des écoles éteintes et rebâtir avec des débris. Mais combien ils sont plus injustes encore, ceux qui vilipendent les PRÉCURSEURS, ne voyant dans les commencements que l'infermité inévitable, ignorants à l'égal de qui ne saurait dans le fœtus, encore petit monstre, découvrir l'être qui s'épanouira.

Ah ! qu'il faut être attentif à ces poussées insolites, à ces élans étranges qui tourmentent tant d'artistes, et, malgré les frénétiques colères des foules, les font persister à l'appel des voix intérieures qui sont l'appel de l'art à venir ! Avec quelle justesse spontanée et quel touchant et opportun entêtement se laissent attirer, par ces sirènes baignées dans les brouillards du *plus tard*, les avisés et les plus purement de race ! Certes, pour quiconque veut éviter, s'il est artiste, le regret de s'être attardé dans la décadence des idées usées, — s'il est critique, la mortification d'avoir mal prophétisé et d'avoir outragé les gloires marquées par le destin, il importe de tenir compte, autant que des lois d'hérédité, de celles que nous venons d'esquisser : les lois de POSTÉRITÉ.

l'art évocateur



C'est étrange comme dans l'Art, maintenant, dans les arts, se lève un besoin d'au delà, de lointaines et mystiques idées, évocatrices de rêves, prolongeant la réalité, la dure et matérielle et précise réalité, aux fermes contours, la prolongeant en de vaporeuses chimères, l'auréolant, fumant autour d'elle, au-dessus d'elle, en un encens de pensées.

Cette période longue, longue déjà, durant laquelle, par répulsion, par horreur d'un romantisme bruyant, détraquant l'innée raison qui gîte en nos âmes, on avait chassé la dansante fantaisie, la dansante et voltigeante fantaisie, parce que, en ses voltiges et ses danses, elle poursuivait de charlataniques visions sans humanité; cette longue, longue période où les esprits d'artistes s'appliquèrent à ne voir, à ne rendre

que la dure et matérielle et précise réalité, — elle est finie !

De nouveau cette réalité apparaît morose, lourdement froide et terne. Si elle n'est que là, la vie intellectuelle, combien semblable à l'hiver, à l'hiver gris, plombé, sans les éblouissements de la neige, sans les profondeurs stellaires du gel. Et voici que, sous les pinceaux, sous les plumes, sans supprimer cette réalité matérielle, et précise, et dure, on l'enveloppe, on la pare d'idéalités qui lui laissent sa vérité solide en l'ornant d'une parure cérébrale qui double son intensité. C'est le temps des images, le temps où toute chose surgie, vue, sentie, entendue, venant du dehors, appelle, du fond des ténèbres de notre intimité, une mystérieuse conception qui glisse, glisse, approchant, et s'adapte à cette chose comme un parfum, une grâce, une mélodie murmurante, ou bien encore comme une physionomie grave, ou songeuse, ou sinistre. Les images ! analogies symboliques donnant le réel d'un fantastique séducteur, faisant flotter autour de lui les draperies psychiques se perdant en ondulations vers l'infini des rêveries. L'ambiance n'est plus qu'un prétexte à idéal, un attouchement qui éveille les cogitations sans nombre, et, désormais, quiconque se borne à la reproduire n'allume pas le feu des pensées, n'apporte qu'un froid combustible sans la flamme. Nous, décadents puisqu'ainsi nous qualifie la sottise, nous voulons qu'on nous

fasse rêver, ou plutôt, plus virilement, rêveusement réfléchir, monter ou descendre dans un au delà où la pensée plane ou vole ou gire, pareille au phalène dans la nuit. Oh ! les Évocateurs !

De là cette littérature qui ne dit, n'écrit, ne parle plus en la claire simplicité des mots usuels, mais cherche, cherche âprement, inépuisable en tropes, la suscitante nouveauté des images si étroitement collant à la chose exprimée qu'elles sont, en la phrase, indivisibles, et que l'une et l'autre heurtent et troublent l'âme en même temps. Plus rien de la correcte académique écriture d'autrefois, alignant les mots correctement uniformes, élevant la froide architecture des œuvres où les mots ne sont que des signes. Une langue vivante, où les idées ne sont plus derrière les mots, cachées sous l'emballage et l'étiquette des mots, mais où les mots eux-mêmes sont les idées, étalées à la grande lumière, sorties de leurs voiles, colorées, mises à nu, écorchées. La littérature faisant tableau, faisant harmonie et, par toutes les magies, allumant constamment en nous les cassolettes de la pensée; à chaque fleur montrée, ajoutant une éclosion spontanée d'autres fleurs, non dites par le verbe visible, mais suscitées par lui invinciblement. De telle sorte que, par cet art à prestiges, il y a plus autour de l'œuvre que dans l'œuvre, qui se déroule constamment enveloppée de ce cortège d'idées volantes, comme un navire de l'écume que sa vogue fait mousser

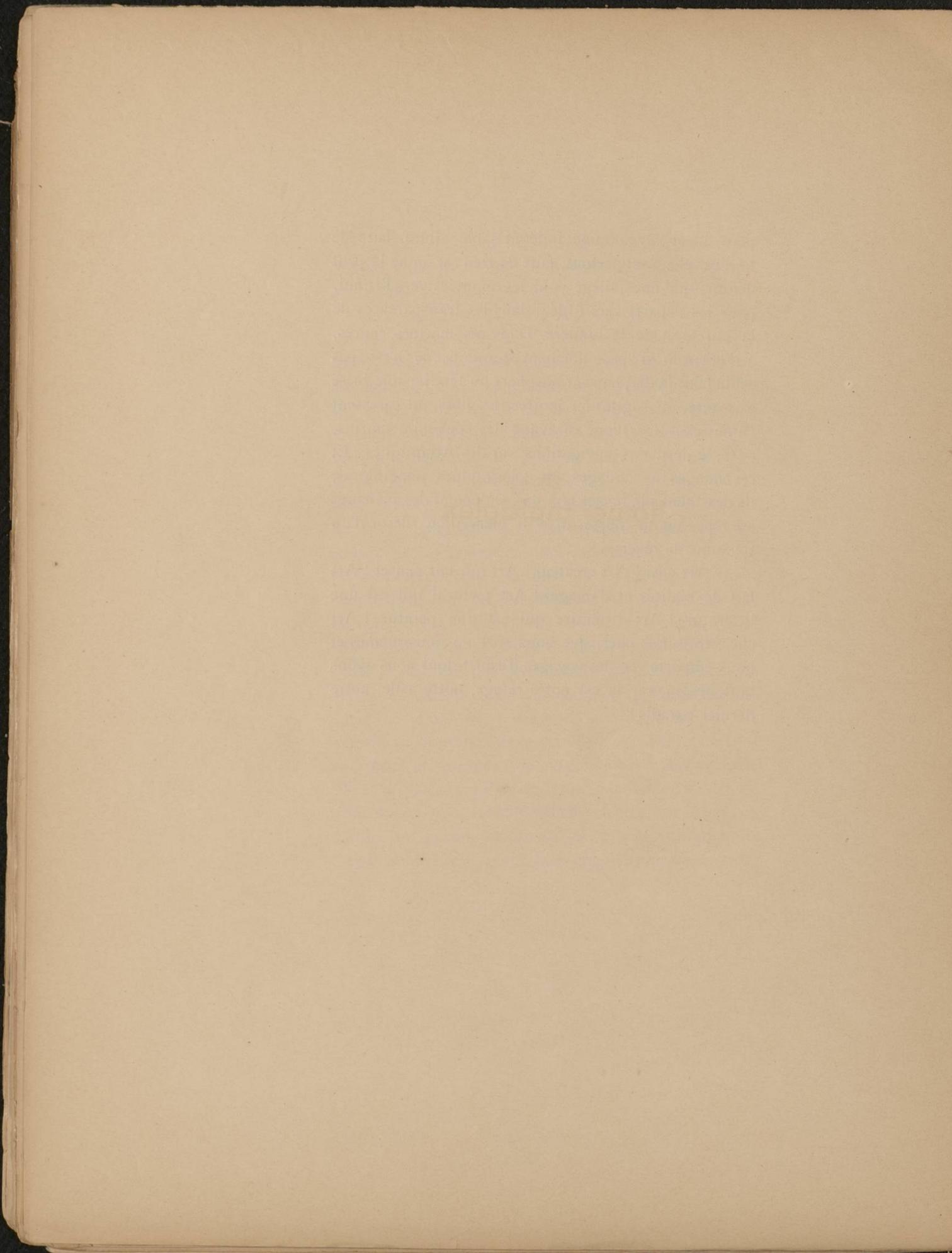
sous la proue, comme un coureur des bois éveillant les oiseaux dans les taillis où il fraie sa route nocturne sournoise.

De là aussi cette peinture où il semble que le peintre, sur sa palette, mêle la pensée aux couleurs; sur sa toile, enlace la pensée au dessin, aux contours, amalgamant à la représentation physique des choses une dose si intense d'intellectualité, enchevêtrant si étroitement l'être et le non-être, la vie extérieure et la vie émue de l'âme, le parallèle terrestre au parallèle aérien, qu'à la contemplation de ces tableaux d'art neuf surprenant on part à tire-d'aile pour les régions du rêve, baignant dans la mystique béatitude des souvenirs, des aspirations, des espérances.

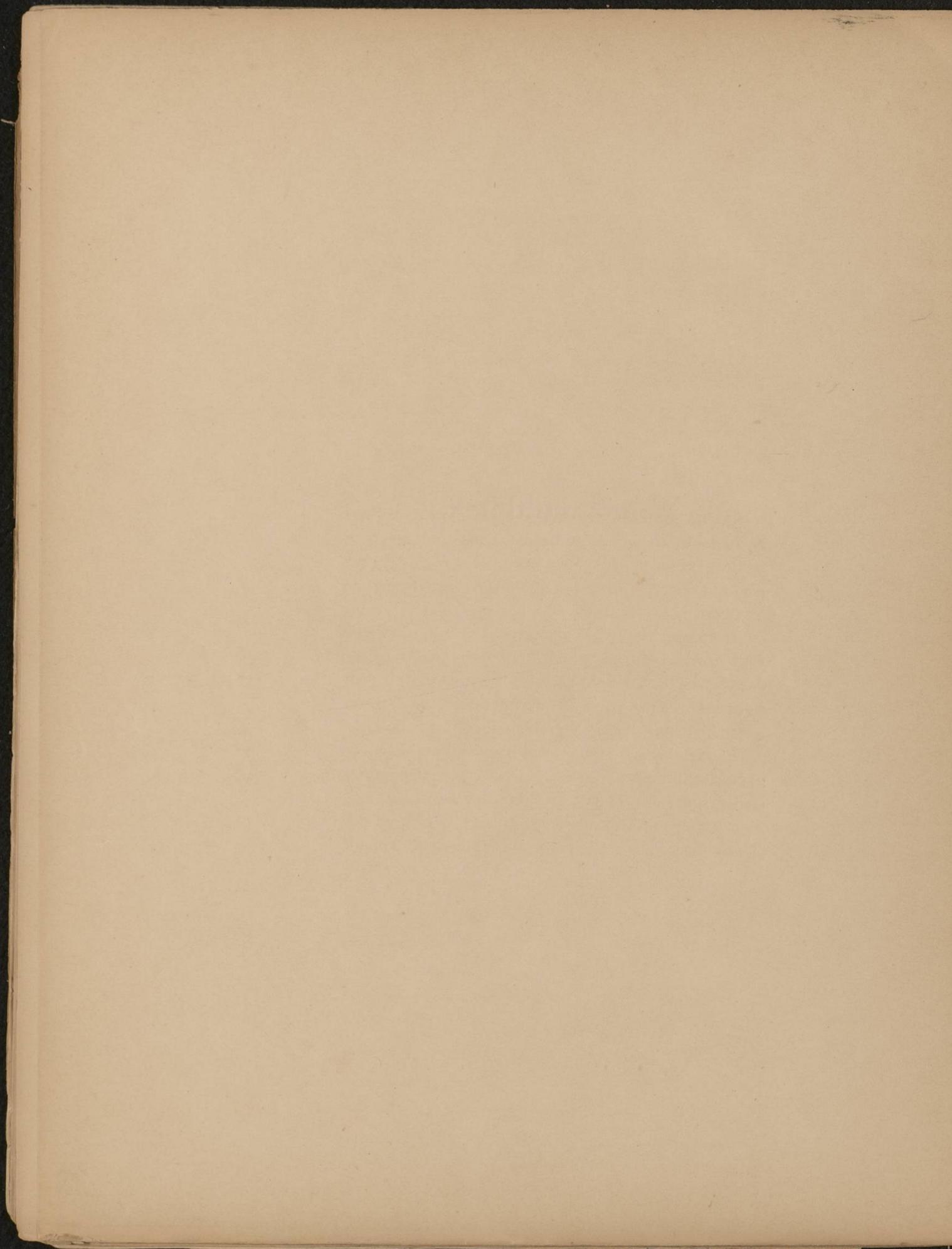
Et c'est pourquoi, de plus en plus, à cet art neuf, surprenant, vont les prédilections et se soudent, par de mystérieuses attaches, les soifs et les appétits d'idéal que si peu de boissons et de mets peuvent alimenter dans la stérilité des scepticismes gagnant toutes les terres des croyances. Là du moins on quitte passagèrement le joug des pesanteurs attachant au sol les semelles. On prend l'essor vers les pays chers. On rêve! on rêve! et, miracle! on rêve à propos des réalités. Point n'est besoin d'Apocalypse! point n'est besoin de romantisme saugrenu. Voici des arbres, un étang, un jardin. Ce jardin, cet étang, ces arbres, quotidiennes banalités, ont reçu, par la main magique du novateur

penseur et rêveur, une indéfinissable allure, faite de tout car elle y est partout, faite de rien car on ne la peut définir, qui nous allège pour les montées vers l'Infini, pour les départs vers l'Idéal dans les transparences de la pureté et de la lumière. Dans ces marines claires, à l'horizon si profondément lointain, ce n'est pas seulement la diaphane atmosphère ou l'indivisible brise glissante, ou l'agitation moirée des flots qui caressent l'âme; c'est l'aérienne caravane des souvenirs marins, c'est le désir des navigations sur les Atlantiques. Et ces nuages! ces nuages aux géographies imaginaires, ils dessinent sur le ciel non pas seulement des météores au repos ou en course, mais le merveilleux décor d'un royaume de rêveries!

O Art cher! Art créateur! Art qui fait penser! Art fait de réalités et d'images! Art pictural qui est une littérature! Art littéraire qui est une peinture! Art cher, trois fois cher, qui nous sort de nous-mêmes et nous emporte vers les voyages d'esprit dont nous avons tant besoin, car là est notre refuge, notre asile, notre dernier paradis!



homo multiplex



Quand m'arriva la nouvelle de la mort de Villiers de l'Isle-Adam, — conformément à ma coutume pour rendre l'honneur funèbre aux artistes que j'aime d'admiration, je me mis en oraison devant une de ses œuvres.

L'oraison, en telle conjoncture, c'est lire. Mieux vaut le recueillement sévère et attendri qu'elle donne, dans la concentration solitaire de l'âme, que l'écoulement des pensées dans un article critique servi en boisson rafraîchissante à l'indésaltérable curiosité publique.

L'œuvre que je pus trouver, par hasard, en ce pays d'exil de la pensée française contemporaine, l'Allemagne, fut TRIBULAT BONHOMET.

Bizarre, mutilée, cahotante, comme la plupart des choses issues de cet homme de génie approximatif

et difforme, marbre incomplètement sculpté, statue pissaunte en partie demeurée dans le bloc, prodigieux par ce qui s'en voyait, tarée par ce qui n'était pas sorti. Et, dans une lente et méditative lecture, je fis au puissant esprit qui venait de s'évaporer dans l'inconnu infini, l'oblation des souvenirs et la communication funéraire mystique des sympathies suprêmes. Comme la Divinité, l'Homme doit être honoré dans ses œuvres.

A toute pensée qui avait tenté de sonder l'incompréhensible au-delà allèrent de préférence mes réflexions par un besoin de suivre, dans les obscurités de la Mort, ce disparu qui venait d'y être résorbé. Et l'effrayante histoire de Claire Lenoir, contée grotesquement sans rien perdre de ses épouvantelements, par le docteur Tribulat Bonhomet, l'étrange paranoïde qui tue les cygnes pour entendre leur dernier chant, m'emporta sur les flots agités qui tourmentaient l'âme vaste de Villiers de l'Isle-Adam quand elle appareillait vers l'archipel des problèmes psychologiques.

Et, entr'autres, je lus :

« Mais vous-même, Bonhomet, vous-même pourriez-vous me dire *si l'être extérieur que vous nous offrez, qui se manifeste à nos sens, est réellement celui que vous savez être en vous.* — Oui, c'est la théorie des anciens : *Homo duplex*; où voulez-vous en venir? — A ceci, que ce compagnon intérieur, cet être occulte, est

le seul *réel* et que c'est celui-là qui constitue la personnalité. Le corps apparent n'est que le *repoussé* de l'autre, c'est un voile qui s'épaissit ou s'éclaire selon les degrés de translucidité de qui le regarde, et l'être occulte ne s'y laisse deviner et reconnaître que par l'*expression* des traits du masque mortel. L'organisme, enfin, n'est qu'un prétexte à cet être occulte qui le pénètre ! Et l'on ne songerait jamais à son corps, excepté pour en entretenir la vie, si l'on était seul. Remarquez-le : si deux hommes sont liés ensemble par un sentiment profond, ils finiront par oublier les détails de leur aspect : ils ne se voient plus ; ils sont en relation d'une manière plus pénétrée, et c'est leur être moral qu'ils voient réciproquement ; ils savent ce qu'ils sont, sous le simulacre palpable. C'est ce qui donne la clef de contradictions mystérieuses. Le corps apparent est si peu le réel que, souvent, *ce n'est pas un homme qui habite dans la forme humaine.* »

O la suggestive et inquiétante vision, tout à coup évoquée de l'obscur buisson que nous sommes, cachant derrière ses enchevêtrements la bête, et faisant reculer quiconque regarde en soi, suivant la direction du doigt redoutable de l'écrivain, doigt tendu tandis qu'il vous crie : là ! là !

« Quoi, n'avez-vous jamais vu prédominer le type d'un animal sur une physionomie ! Observez les mouvements familiers, les instincts, les tendances de l'individu chez

lequel prédomine le type de l'ours, ou du tigre, et vous éprouverez la vague sensation d'on ne sait quel fauve en lui fourvoyé dans une enveloppe étrangère. La plupart des vivants sont engagés dans les liens inférieurs de l'Instinct, sont des bêtes invisibles, transfigurées par leur travestissement corporel, mais *sont* des BÊTES RÉELLES ! De là leur natale haine pour la Pensée ! leur soif inextinguible, *organique*, foncière, d'abaisser, d'aniaiser, de profaner toute noble et pure tendance ! de là leur mépris *grotesque* de tout art sublime, de toute charité désintéressée, de tout ce qui n'est pas bas et impur. De là la façon de démontrer la justice de leurs opinions avec des coups et du sang ! Oui, le corps apparent n'est pas le réel ; il change d'atomes à chaque instant, il se renouvelle *entièrement* à chaque révolution de six mois ; IL N'EST PAS ! Ce n'est que *du venu dans du devenir*. C'est sa forme, son idée, son unité impalpable qui est, et sur laquelle se superpose son Apparaître. Et l'une des preuves physiques de ceci, c'est que les physionomies se bestialisent ou s'illuminent aux approches de la MORT, pour qui a, dans les prunelles, de quoi regarder ! »

Et le fantastique personnage dont les énigmatiques discours lâchent sur Tribulat des crispations nerveuses, « comme si un caïman venait de tressauter en lui », continue à donner le vol à ses hallucinantes paroles :

« Moi, moi-même, le croirez-vous ? je sens en

moi des instincts dévorateurs. J'éprouve des accès de ténèbres, de passions furieuses! des haines de sauvage, de farouches soifs de sang inassouvies, *comme si j'étais hanté par un cannibale!* Oui, c'est fou, mais c'est ainsi. Lorsque je quitte le royaume de l'Esprit, je distingue très bien cette nature infernale en moi! C'est la *vraie*, peut-être. Et toutes les spéculations métaphysiques me paraissent alors comme une filiation de miroitantes billevesées, incapables non seulement de me racheter de cette horrible *forme* intellectuelle, mais de me donner un seul instant de stable espérance. C'EST POURQUOI JE REDOUTE *ce vestiaire qu'on appelle la Mort!* »

A ce point de ma lecture, à la page 204 de *Tribulat Bonhomet*, ce livre plaisant qui tout à coup m'apparut terrible, je m'arrêtai.

Oui, de telles choses, courtes, mais frappées à l'empreinte de l'effroi, par le génie, brutalement arrêtent, du choc brusque des freins irrésistibles. Et sur soi-même, sur les autres, inquiet, triste, angoissé, et pourtant curieux, on se prend à méditer.

Homo duplex? HOMO MULTIPLEX, peut-être! Est-il exact qu'il y a en nous une dualité, mais pas plus qu'une dualité, l'être occulte, permanent en sa tanière, et l'être visible qui n'est que la prison, sans cesse démolie et remolie, à travers les barreaux de laquelle transparaît sa vraie forme, passent, comme des membres tendus, ses vrais instincts, ses vraies passions?

Quand nous reportons sur nous notre oculaire, ne voyons-nous jamais qu'un seul être mystérieux, accroupi, roulé dans la cave de notre intimité? Est-il seul à chaque moment de la vie? OU SONT-IL PARFOIS PLUSIEURS? Et ces plusieurs ne sont-ils jamais remplacés, au cours de la vie, comme des sentinelles relevées par des patrouilles inconnues et silencieuses? Notre enveloppe extérieure, incessamment remplacée dans chacun de ses atomes par l'intarissable *circulus* organique, n'est-elle pas une loge habitée par des personnalités diverses, se présentant aux sorties, chacune à l'appel des circonstances variables qui la touchent : les événements et les passions? une auberge où l'atavisme prodigieusement compliqué dont nous sortons envoie des hôtes imposés par l'hérédité?

Encore une fois, ne sommes-nous pas un faisceau d'individualités, et non une individualité unique? Notre personnalité n'est-elle pas multiple? HOMO MULTIPLEX!

Certes, le doute surgit effrayant.

Qui, sous le coup d'une émotion, n'a senti surgir en soi, montant d'une trappe, pénétrant en fantôme, un personnage, inconnu la première fois, mais bientôt familier, tendre ou mauvais, de bon conseil ou de conseil funeste, héroïque ou détestable, accueilli en frère ou en ennemi, qui se substitue en vous, prend la direction de la conjoncture où l'on se trouve, commande,

s'impose, décide, agit et consomme? Puis disparaît! rentre dans la ténèbre, nous laisse troublés et méditatifs devant le fait accompli, non par nous, par lui?

Et aux âges successifs de la vie, à ces étapes si marquées, aux chemins si brusquement tournants de son apparente unité, d'autres et d'autres n'apparaissent-ils point, DES INCONNUS toujours! sortant de la nuit, anges du bien, anges du mal, que nous regardons, car il n'y a de vraiment permanent en nous que cette *conscience*, inerte et contemplative, à la fois spectatrice et juge, spectatrice émue, car elle s'étonne, s'inquiète, se réjouit, s'afflige au spectacle de la représentation ininterrompue que jouent ces acteurs mystérieux d'une comico-tragédie qui est la vie de chacun. Les regrets, les satisfactions, les remords qu'elle éprouve ne sont point pour ses actes à elle, conscience immobile, mais pour ceux de ces personnages qui évoluent devant elle, dont elle ne peut s'abstraire et auxquels elle s'intéresse prodigieusement, car elle s'en croit et on l'en rend responsable.

Quand, après les heures fécondes du travail et de l'inspiration, je me lève et sors, retournant au monde banal, participant à son commerce d'affaires acharnées et mesquines, de propos insignifiants, de préoccupations vulgaires, boue à mes souliers, est-ce que je ne laisse pas chez moi quelqu'un qu'avaient évoqué la Solitude et l'Art, et ce quelqu'un n'est-il pas remplacé par un

tout autre, rompu aux obligations de la vie au dehors? N'est-ce pas lui qui prend le chapeau et la canne, tandis que l'autre reste au logis, réfugié, attendant le retour? Et au retour, l'autre, si l'accoutumance l'a rendu docile, ne viendra-t-il pas, au coup de sonnette, comme un bon serviteur?

Les tentations! Analysez-vous quand vous en sentez l'effort. Guettez. Tâchez d'analyser le phénomène. Le démêlant, vous y verrez la lutte de deux de ces fantômes, celui qui réalise le mieux l'idéal de votre vie normale et celui qui veut, passagèrement, se substituer à lui, prendre sa place à la barre, et dérangeant la traversée, vous pousser dans quelque crique mauvaise, vous faire faire escale dans quelque port suspect. Réussit-il? voici qu'il vous dirige. La passion qu'il incarne devient la vôtre, colère, envie, jalousie, érotisme. Quand il a fini, il se retire, l'autre revient, et avec lui, pour vous, la stupéfaction, l'ennui, le dégoût de ce que vous avez fait.

Vraiment avec effroi on se demande, quand, sous le coup d'un entraînement, un homme, d'ordinaire loyal et probe, perpète quelque criminelle action, s'il en est réellement *l'auteur*, au sens usuel du terme; si c'est bien le même être qui a commis le méfait et qui est poursuivi en justice; si la condamnation qui frappe l'accusé présent, surpris lui-même de ce qu'il a fait et ne l'expliquant que par « la passion », ne frappe pas un

AUTRE? Et de là vient peut-être cette justice instinctive du jury, si prompt, en pareil cas, à l'acquittement. Ces expressions populaires : « Il ne se possédait plus », — « Ce n'était plus le même homme », — « On ne l'aurait pas reconnu », — qui visent à la fois la transposition dans l'âme et la transfiguration physique, sont, elles aussi, un témoignage de ces phénomènes saisissants?

Homo multiplex! Qui a les mains sur le clavier qui amène ainsi successivement sur le théâtre de notre intimité les marionnettes terribles qui exécutent la pièce de notre vie? Au nom du libre arbitre, on répondit jadis : Nous-mêmes. Hélas! plus de Fatalité est désormais admise dans nos destinées. Ils arrivent de loin, ces despotiques agents de notre activité. C'est un ange de ténèbres qui en forme et en discipline la troupe. Nous la trouvons en nous complexe, despotique, turbulente. Nous croyons la mener, elle nous mène.

Villiers de l'Isle-Adam, par tout ce qu'on en raconte, était un humain chez qui la multiplicité des personnalités devait être extrême, car elles sont plus ou moins nombreuses, bizarres, normales, fantastiques, suivant les individus, ces visionnaires entités qui nous habitent, qui nous peuplent. Je ne puis penser à lui, à la chambre noire de son âme, sans que devant mes yeux s'ouvre un volet laissant transparaître cette œuvre d'Odilon Redon, *le Masque de la Mort rouge*, avec ses figures étrangement équipées, ses fantaisies

monstrueuses comme la folie. Et ce jour où, en terre étrangère, m'arriva en sombre oiseau la nouvelle de sa mort, et que je me mis en oraison, un de ses livres devant moi, il me sembla que je lui avais dignement rendu l'honneur funèbre, en pensant ces tournoyantes pensées tourmentées que je viens d'écrire, — et en les écrivant. — *Amen !*

évolution adaptatrice

1850

O misère des compliqués et vertigineux jours où nous vivons! Sans repos! La hâte toujours accrochée à nos flancs, enfonçant ses dents, enfonçant ses griffes et nous forçant aux galopades effrénées. Plus jamais, jamais le loisir paisible de commencer et de terminer. Un inachevé perpétuel, tout finissant dans la fièvre et l'à peu près. Un incessant enchevêtrement de ce qu'on fait et de ce qu'on va faire. Tout moment de la vie transformé en un carrefour où aboutissent, s'entassent et se bousculent mille soucis, mille devoirs. L'âme sans cesse haletante. Les confusions, la précipitation d'un départ, quand on arrive tardivement à la gare, dans l'encombrement des colis, de la foule, que la machine, prête à démarrer, souffle et ronfle, que les formalités s'accumulent et que le cœur bat la crainte de manquer

le train. L'impression quotidienne que la journée est trop courte, qu'il faut empiler sur le lendemain un arriéré, qu'une liquidation nette des heures courantes est impossible, et que, pareils aux gens qui se sauvent d'un incendie ou d'un écroulement, il faut abandonner derrière soi des choses qui seront à jamais perdues. Le travail, le repos, le plaisir, agités sans répit, toujours trop courts, toujours trop étroits pour contenir ce qu'il y faudrait mettre de soins méthodiques, de calme absolu, d'insouciance gaie et pacifiante. Des nuits dans lesquelles on se jette comme sur le lit de camp d'un bivouac de guerre. Des journées qu'on commence avec la tristesse et les pensées moroses du vagabond qui se sent chassé et enfile la grand'route d'un pas hâtif et fatigué. Le besoin de s'arrêter pour souffler, reprendre haleine, calmer les palpitations; et la nécessité de repartir, en courant, avant que, dans les artères, les vagues sanguines soient retombées. La course du cheval de cirque dans la ronde arène, enlevé, excité par les enveloppans coups de lanière de la chambrière claquante, des tours après les tours, frénétiquement et sans voir la fin.

O misère des compliqués et vertigineux jours où nous vivons !

Causée par cette civilisation ensorcelée qui va, qui va se ramifiant à l'infini, poussant ses ramifications prodigieusement proliférantes, faisant sortir de toute

avancée une avancée nouvelle, s'agitant dans un grouillis, un fourmillement de découvertes, d'inventions, de pensées, de systèmes, de transformations FORMIDABLE! Effervescence infernale, bouillonnement volcanique, marée sans reflux, toujours montante, gagnante, inondante, qui s'insinue, s'infiltré, sature ici, là, ailleurs, partout, submerge, secoue, ballote de récif sur récif.

Et le labeur intellectuel, incessamment plus intense, rongé et exténuant la corporelle enveloppe, épuisant les muscles, surexcitant les nerfs, détraquant l'estomac, fatiguant les yeux, ces pauvres yeux de modernes, hypnotisés dans les lectures, les écritures interminables, sur des textes mauvais, à la clarté aveuglante des gaz. Le Surmenage! L'exercice physique salutaire diminué, diminué toujours comme la peau de chagrin du fantastique conteur. Les champs entrevus en de courtes, très courtes promenades, au hasard des rares congés, par des promeneurs vite éreintés tant ils sont déshabitués de la marche, cette souveraine médecine de l'âme et du corps. La vie dans les villes, sous la cloche à plongeur des fumées, des émanations suspendues en dôme permanent. Et le malaise somnolent de cette existence anti-rationnelle, anti-hygiénique, anti-physique, anti-tout! Le malaise marasmeux, la triste conscience de n'être jamais complètement soi-même, de subir, en sa vaillance, une dépression incurable, de

ne ressentir jamais qu'amoindrie cette allégresse du travail, enivrante comme le soleil, inspiratrice des nobles choses, chaude et entraînant boisson psychique qui héroïse et cordialise!

Va-t-elle continuer ainsi, cette Humanité que nous sommes, l'humanité aryenne, vouée à l'inquiétude, au cuisant besoin de s'agiter toujours? Souffrira-t-elle indéfiniment de cette inéquation dans sa destinée chercheuse? Souffrira-t-elle indéfiniment de sa fièvre à se tourmenter par l'esprit, de son inaptitude au tranquille, à la contemplation, par laquelle l'âme devient planante, vaguement bercée, telle qu'une nue à peine bougeante dans l'atmosphère des rêves où l'on ne pense à rien qu'à se sentir suspendu immobile, à égale distance de toutes les forces attractives, au point mort où l'action disparaît, équilibrée en plein centre des tourbillons.

Non! Il faut un changement. Qui voudrait, sinon, continuer le supplice de vivre?

Notre génération est en train de passer dans un des défilés montants qui séparent les paliers de l'histoire. Il a fallu quitter la région tranquille où, après la tragique étape que fit notre race au commencement du siècle, elle eut passagèrement l'illusion que pour longtemps elle allait jouir du bien-être de l'immutabilité. Oh! les heureux jours durant lesquels on put croire que tout était fixé et qu'on allait

savourer l'ineffable sérénité des choses définitivement acquises!

Ce ne fut qu'une halte. Il fallut repartir, alors qu'à peine blanchissait l'aube, et nous voici de nouveau courant, nous éreintant dans une ascension vers un autre inconnu, y employant nos forces anciennes, rien que nos forces anciennes mal adaptées à ces efforts.

Il faut un changement !

Va ! Tu peux y compter, pauvre être humain tourmenté, sinon pour toi, au moins pour ceux qui sortiront de toi. Des générations se préparent, aussi différentes de toi que l'avenir l'est du passé. Tu as encore, dans tes fibres, les habitudes ancestrales qui rendent nécessaires à ta santé la vie en plein air et l'exercice physique. Tu geins de leur privation : l'immobilité corporelle te déprime, le séjour dans l'enfermé des chambres, dans l'étuve des salles publiques t'indispose. Rassure-toi. A force d'y être, tu prépares inconsciemment en tes moëlles des semences dont naîtront des êtres qui s'y trouveront à l'aise et pour qui, peut-être, les Champs seront aussi délétères que le sont aujourd'hui pour nous les Villes. Une force progressive irrésistible, modelant mystérieusement la matière dont nous sommes pétris, l'adapte à ce qu'il nous faut et la met en équation avec le milieu où le hasard nous a laissé tomber. Les poissons qui nagent dans les eaux noires des lacs de cavernes n'ont pas

d'yeux. Voués que nous sommes à des travaux psychiques de plus en plus intenses, pourquoi nos corps ne se réduiraient-ils pas insensiblement dans leurs proportions et dans leurs besoins? Il se prépare une espèce d'hommes, LES VRAIS INTELLECTUELS, pour qui l'enveloppe matérielle ne sera plus qu'un accessoire, tout juste ce qu'il faudra pour servir de support à l'âme, et dans un lointain, très lointain avenir, il ne subsistera peut-être que l'âme avec on ne sait quel pédoncule, la rattachant à la terre, pareille à une fleur splendide balancée sur une tige grêle, ou volante, légère, éthérée, étonnante orchidée, se nourrissant des impalpables nutriments qui flottent dans l'atmosphère.

Ils sont peut-être déjà comme cela dans Mars et dans Jupiter.

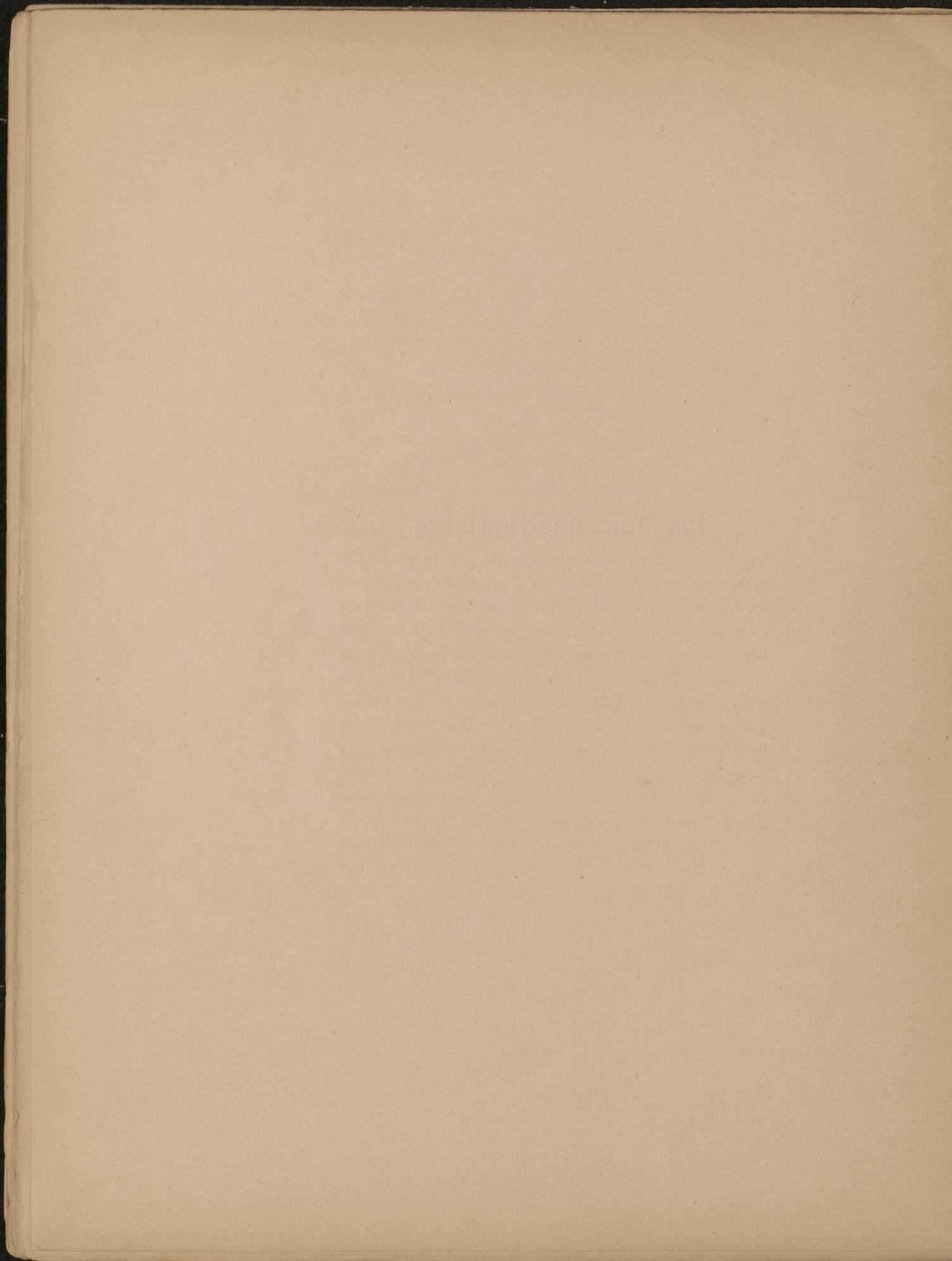
Tout concourt à rendre de plus en plus inutile ce luxe lourd de muscles et d'os, héritage d'une ascendance animale, que nous traînons avec nous, sac d'ordures soumis à toutes les ignominies de l'ingestion et de la déjection. Même dans cette brutale fonction de la guerre, n'en est-on pas à dire que le meilleur soldat c'est le plus petit : il offre moins de surface aux projectiles, il charge moins son cheval, il allège les ravitaillements parce qu'il mange moins. On n'en veut plus, du pesant et superbe cuirassier d'antan! Quel indice! Et ce mysticisme qui s'accuse notamment dans le ténébreux sentimentalisme de *la Sonate à Kreutzer*

de Tolstoï, ce dégoût des amours charnelles qui va grandissant, n'en est-il pas un autre? Approchons-nous du millénaire annoncé par Lacordaire : « Un temps viendra où il n'y aura plus que l'affection des âmes ! »

Evolution ! Adaptation ! Infatigable travail pour mettre en accord nos moyens et notre rôle. Une étude constante, instinctive de ce qu'il faut modifier en nous, et la conspiration de toutes nos activités pour nous discipliner aux circonstances. Considérez encore cette universelle tendance à faire vite, à s'en remettre à l'inspiration du moment, à sacrifier les minuties, à marcher droit au but en quelques enjambées. Comparez cet esprit d'à propos auquel de plus en plus on se confie, cette tendance à l'improvisation des paroles et des actes, comparez-le aux lentes méditations d'autrefois, aux longues tergiversations, au soin des détails, aux raisonnements méticuleux, aux temporisations. Une nouvelle dynamique intellectuelle s'instaure. Là aussi on va en train express et les vieilles diligences apparaissent grotesques. *L'empire est désormais aux prompts*. On n'a plus le temps, on n'a plus le temps ! Certes cela produit encore le superficiel, l'insolidité du fait-vite. Mais attendez : bientôt vous les verrez pulluler, les forts esprits à décision nette, vigoureuse, immédiate, pénétrant du premier coup de sonde, jugeant du premier coup d'œil, frappant en plein but du premier coup de javelot. Et qu'importeront

alors à ces hommes nouveaux nos ennuis d'aujourd'hui, nos soucis inséparables des périodes évolutives et fœtales. Ils seront libérés, eux, de nos épuisements nerveux et de nos gastrites chroniques. Ce qui nous rend la santé les rendra malades. Ils ne seront bien portants que dans l'atmosphère sédative des grandes cités. Leur matérialité réduite prendra le grand air dans les salles de spectacle où nous attrapons la migraine, la campagne les indisposera, la gymnastique sera un périlleux excès. Il y aura encore quelques spécimens à forte membrure, éprouvant le besoin de boire et de manger copieusement, de se livrer aux sports divers et de s'adonner aux copulations prolongées. Ce seront des ataviques. Et les professeurs les exhiberont, dans leurs cours, comme on montre présentement les descendants, parmi nous, des troglodytes préhistoriques, à fortes mâchoires et à ventre proéminent. Peut-être les appellera-t-on GORILLES !

les femmes artistes



Les femmes artistes ! Pour qui les connaît, pour qui les fréquente, pour qui les aime, et pourtant les juge, que de réflexions faites, reprises, refaites, et finalement que de doutes et d'obscurités ! Le sujet en vaut la peine par ce temps où femmes et filles visent plus à devenir *bâchelières* qu'à rester *bâchelettes* comme aux belles époques de vraie supériorité féminine, où elles se contentaient de charmer l'autre sexe, sans penser à raisonner avec lui et à l'épater par leur érudition et leur virtuosité en ce sport nouveau qui consiste à conquérir des diplômes ; car leur puissance vient de l'admiration qu'on a pour elles, et l'admiration masculine s'alimente beaucoup plus de beauté que de science.

Le fort en thème femelle est encore plus déplaisant que le fort en thème mâle. Grâce aux lycées de jeunes

filles, nos contemporaines sont en train de remanier le mythe de l'Amour et de Psyché. Les Psychés d'aujourd'hui savent tout et ont leurs diplômes. La charmante ignorance de leur candide ancêtre leur est odieuse; loin de recevoir des leçons de qui les adore, elles sont prêtes à lui en donner; gare à l'amoureux qui n'est pas ferré sur toutes les matières inscrites aux programmes des cours supérieurs pour dames.

Dans l'art aussi elles se poussent tant qu'elles peuvent, avec des réussites diverses. Un méchant, ce terrible Émile Verhaeren (gare aux représailles, imprudent ami ! ignorez-vous tout ce que vous risquez de perdre?), a écrit : *Elles font de la peinture pour être dispensées de faire de la tapisserie.*

Ne nous plaignons pas trop, alors qu'il en est qui s'insinuent déjà dans la politique, et que toutes suivront tôt ou tard, n'en doutez pas. Jouissons de notre reste, et subissons cette première invasion d'amazones en attendant les autres.

Entre nous, toutefois, mes frères, il est bien permis de dire que ces prétentions de nos divinités sont sujettes à caution, et de rechercher dans quelle mesure elles sont aptes à cet ensemble de fonctions nouvelles dont notre fragilité, chaque fois qu'il s'agit de leur résister, les laisse s'emparer. Sans songer à leur crier, comme font certains brutaux, avec injustice et fausse hardiesse : « Laissez tout cela tranquille, ce n'est pas votre affaire ;

vos prétentions intellectuelles n'ont servi qu'à développer chez vous la gastrite et les migraines; la femme la plus intelligente n'est qu'un homme médiocre », risquons quelques très timides observations de nature peut-être à assainir la situation et à montrer à ces gracieuses et envahissantes personnes jusqu'où peuvent aller légitimement leurs conquêtes et leur gloire.

Qu'une femme ne soit pas un homme est une vérité que trop d'adorables manifestations de l'ordre matériel sont chargées d'établir pour qu'on la puisse contester. Remercions-en le destin.

Mais qu'intellectuellement la femme soit capable de faire ce que fait l'homme, voilà le champ de la controverse. Que n'avons-nous ici des témoignages extérieurs aussi évidents, aussi palpables que dans le premier cas. Hélas! nous en sommes réduits à des constatations d'un ordre purement moral et de là vient la confusion.

Quelle différence y avait-il entre la cervelle d'Adam et la cervelle d'Ève? Quelles modifications le cours des âges a-t-il apporté à ces deux encéphales originaires? Mes savantes lectrices, toutes brevetées autant qu'on peut l'être, j'en suis certain, puisque c'est la mode, savent ce que c'est que l'encéphale.

Des modifications, il y en a eu, à n'en pas douter. Une très curieuse observation le prouve. Quand on a déplacé à Paris le cimetière des Innocents où le

moyen-âge avait entassé des morts par centaines, un ethnologue (encore un mot très à la portée de mon public en jupons) eut l'idée de mesurer, en grand nombre, les boîtes crâniennes (la vilaine expression, mais très scientifique) d'hommes et de femmes. Les premières étaient toutes d'une capacité plus grande que les secondes, ce qui n'avait rien d'extraordinaire étant donné que ces dames sont forcées de reconnaître que même actuellement, même en prenant leurs plus éminents sujets, nous avons l'avantage de posséder les *plus vastes fronts*; mais le savant et indiscret quidam ayant établi l'étendue moyenne de cet écart, s'avisa de la comparer à l'écart entre les mêmes boîtes au temps actuel, et constata, non sans stupéfaction, car c'était un partisan déclaré de l'équation des aptitudes artistiques et autres entre les deux sexes, *qu'il avait augmenté !!!*

La conséquence qui semblait s'imposer était donc, s'il est vrai qu'entre êtres de la même espèce l'intelligence est en général en rapport avec les dimensions du crâne, que loin de marcher, depuis le moyen-âge, au parallélisme de l'égalité, les spécimens barbus et les spécimens non barbus, de notre pauvre humanité, suivaient des lignes divergentes.

Pour ma part, et puisque j'en suis à emprunter mes images à cette géométrie que l'on pioche gaillardement dans les lycées, côté des dames aussi bien que côté des hommes, mon sentiment sur ce délicat théorème

me paraît pouvoir être bien rendu par la figure suivante :

Supposez deux cercles concentriques C et C' , ayant un centre commun O . Le rayon du plus petit est OP , le rayon du plus grand est OP' (ça va-t-il ! ça va-t-il ! quelle chance d'avoir affaire à des savantes !). Au centre, nous plaçons un couple, pris dans l'honnête moyenne ; ces deux éléments sont indiqués respectivement par H et F . L'aire du petit cercle (je me crois vraiment au cours, devant le tableau noir, la craie en main et démontrant) représente dans l'ensemble d'une branche quelconque du savoir humain les notions les moins profondes, mais aussi les plus délicates, les rapports les moins généraux, mais les plus subtils. La partie enveloppante de l'aire du grand cercle, dont la largeur correspond à la section du rayon PP' , exprime au contraire les notions, les rapports les plus élevés, les vues les plus généralisées. Si maintenant nous revenons au centre, on peut poser en principe que F (la femme) a, comme aptitude et don spécial, de comprendre avec supériorité tout ce qui est dans le cercle intérieur à l'exclusion de ce qui est dans le cercle extérieur, et que réciproquement H (l'homme) a pour aptitude de saisir ce qui est dans le cercle enveloppant à l'exclusion de ce qui est dans le cercle enveloppé.

Ouf !

Avant de faire l'application de cette formule aux

choses artistiques, remarquons que les faits abondent pour la confirmer. On connaît le fameux argument, considéré comme irréductible, invoqué par nos aimables adversaires à l'appui de leurs revendications, et qui, du reste, dépassant le but tend à démontrer non-seulement qu'elles nous valent, mais qu'elles nous *dament* (bien placé ce mot là), à savoir : Les petites bourgeoises, épouses des commerçants en détail à Paris, font tout, mènent tout, portent les culottes, du matin au soir (car la nuit il y a trêve, heureusement pour elles et pour mesdames leurs maris). Evidente supériorité de la femme, s'écrie-t-on.

Certes oui, mais pour quoi? Pour les petits faits dont se compose cette vente au comptoir, pour les menues nécessités de ce négoce fait de subtilités, de politesses, d'ingéniosités, de ménagements, de tout ce délicat manège qui a sa place toute trouvée dans mon cercle OP. A quoi sert pour tout cela le coup d'œil masculin qui, par delà cette première zone, trop rapprochée pour qu'il y voie autrement que trouble, ne distingue les objets que dans le cercle PP? Sa trajectoire passe au-dessus de l'autre.

La femme est une myope qui voit tout ce qui est près. L'homme est un presbyte qui ne voit que ce qui est à distance.

Un autre très clair symbole de cette différence essentielle, c'est un nœud à défaire. Œuvre toute de

minutie, de patience, de tact agile. A qui s'adresser de préférence? A une femme, parbleu ! Combien lourd, gauche, lent, impuissant, maladroit est toujours en pareil cas un homme.

Mari, amant, ami, qui, vivant avec une compagne intime, n'a pas, en nombre d'occasions, été frappé de l'à-propos de ses conseils, de sa perspicacité, de l'instinct pénétrant de ses remarques, et ne s'est dit : « Voilà à quoi je n'aurais jamais pensé », concluant *illico* à son infériorité personnelle? C'est qu'il s'agissait de ce domaine des particularités prochaines où vraiment la femme est reine et se meut avec une suprême aisance. Que les mâles qui me lisent observent à l'avenir, je leur prédis qu'ils seront frappés de la justesse de la remarque.

Conclusion, moralité : Pour les petites choses, suivons l'avis de nos épouses, de nos maîtresses, de nos amies. Pour les grandes, gardons-nous de les écouter. Schopenhauer, votre favori, chères belles, a dit, oui, s'est permis de dire que ce qui caractérise les femmes, c'est qu'elles ont les cheveux longs et les idées courtes. Et un malotru a ajouté qu'aujourd'hui même les cheveux sont courts.

Mais venons aux matières artistiques. Il est un art dans lequel la femme excelle : c'est celui des choses qui n'exigent ni pensée profonde, ni grand sentiment, ni large virtuosité. Des fleurs, des natures mortes, des

objets élégants, des scènes de genre paisibles, des paysages doux, des portraits d'enfants, des animaux gentils, et ainsi de suite. Celles qui s'appliqueront sérieusement et opiniâtrement à ces catégories y réussiront pleinement, n'en doutons pas. Les femmes ne sont nullement condamnées à la médiocrité, a écrit Joseph De Maistre; elles peuvent prétendre au sublime, mais au sublime féminin. Le tort de la plupart, c'est de vouloir en sortir, de prétendre traiter les sujets réservés aux mâles avec les procédés, les allures des mâles. Alors apparaissent les œuvres que ces dames nous exhibent trop souvent et qui nous rendraient sévères pour elles si leur sourire, que nous voyons ou que nous supposons, ne nous désarmait pas. Elles sont en peinture ce qu'elles voudraient être en politique. Elles rêvent la même gloire comme elles réclament les mêmes droits.

Erreurs, douces semblables. Nos pensées sont de qualité et de projection différentes. Réfléchissez, de grâce, à l'emblème de deux cercles concentriques. Il est, en peinture comme en politique, des régions où vous serez malhabiles quoi que vous fassiez. Contentez-vous de votre parc réservé. Exigez-le pour vous seules. Chassez-nous en. Montrez que vous y êtes plus fortes que nous. En Angleterre, on vous admet à voter... pour l'élection des comités chargés de surveiller les nourrices et les jardins d'enfants. En France, au siècle

dernier, Brunetière le rappelle, réunies chez le curé, c'étaient vos émules qui procédaient à la nomination des sages-femmes en titre du village. C'est parfait. On vous refuse d'être électrices pour les Chambres. Parfait encore. Voilà une sage distribution de rôles. Eh bien, pour les productions artistiques, c'est analogue. Prenez votre lot, et ne vous laissez pas entraîner à l'aveugle et vaniteuse sottise de vouloir prendre le nôtre.

Mais, objecterez-vous avec la vivacité de répartie qui est une de vos forces, il en est parmi nous qui, aussi bien que vous, ont accompli des œuvres viriles.

C'est vrai. Mais tantôt j'ai voulu parler des femmes qui sont nettement et sincèrement de leur sexe. Je crois, au contraire, que vous faites allusion à ces êtres qui, inscrits à l'état-civil comme filles, et en possédant les insignes, au fond ne le sont pas autant qu'on le pense, et le démontrent à l'occasion.

Voyons, je vais préciser. Le sujet est parfois scabreux. Mais je n'oublie pas que vous êtes de la génération nouvelle qui peut tout entendre, parce qu'on lui a tout appris, qui, au surplus, prétend qu'elle a le droit de tout lire, et en use. De plus, si vraiment votre éducation, selon les méthodes les plus récentes, a été complète, la physiologie, cette très peu pudique et très risquée science, vous est familière. J'accomplis donc mon devoir sans remords, et même avec plaisir, comme disait une jeune épousée.

Oui, il est des individualités du sexe intéressant (on n'ose plus dire faible) qui ont rivalisé avec nous sous de nombreux rapports, les plus hardis disent même sous tous les rapports.

Chaque siècle a eu les siennes. Je cite les plus connues : Sémiramis, Sapho, Jeanne d'Arc, Élisabeth d'Angleterre, Catherine de Russie, Madame de Staël, Georges Sand, ... ne parlons pas des vivantes. L'histoire, très frappée de leurs allures insolites, nous a laissé des renseignements précis sur leurs personnes. Signes caractéristiques : la lèvre supérieure légèrement ombrée, la voix barytonnante et la manie de s'habiller en homme. En outre, une propension au juron, à porter la canne ou la cravache, parfois.... souvent même, une tendresse mal définie pour les sujets de leur sexe, dégénéral, l'occasion aidant, en.... irrégularités graves. — *Proh pudor!*

Je conviens que lorsque ces.... dames (il faut bien leur donner ce titre puisqu'elles étaient en mesure d'en justifier) se sont mêlées de politique ou d'art, elles sont parvenues, les unes plus, les autres moins, à égaler, sous certains rapports, les plus chevelus d'entre nous. Les culottes qu'elles portaient étaient de solides culottes et je dois leur concéder le droit d'avoir une jambe dans chacun des deux cercles de ma figure schématique (encore un mot qui n'a pas de mystère pour vous).

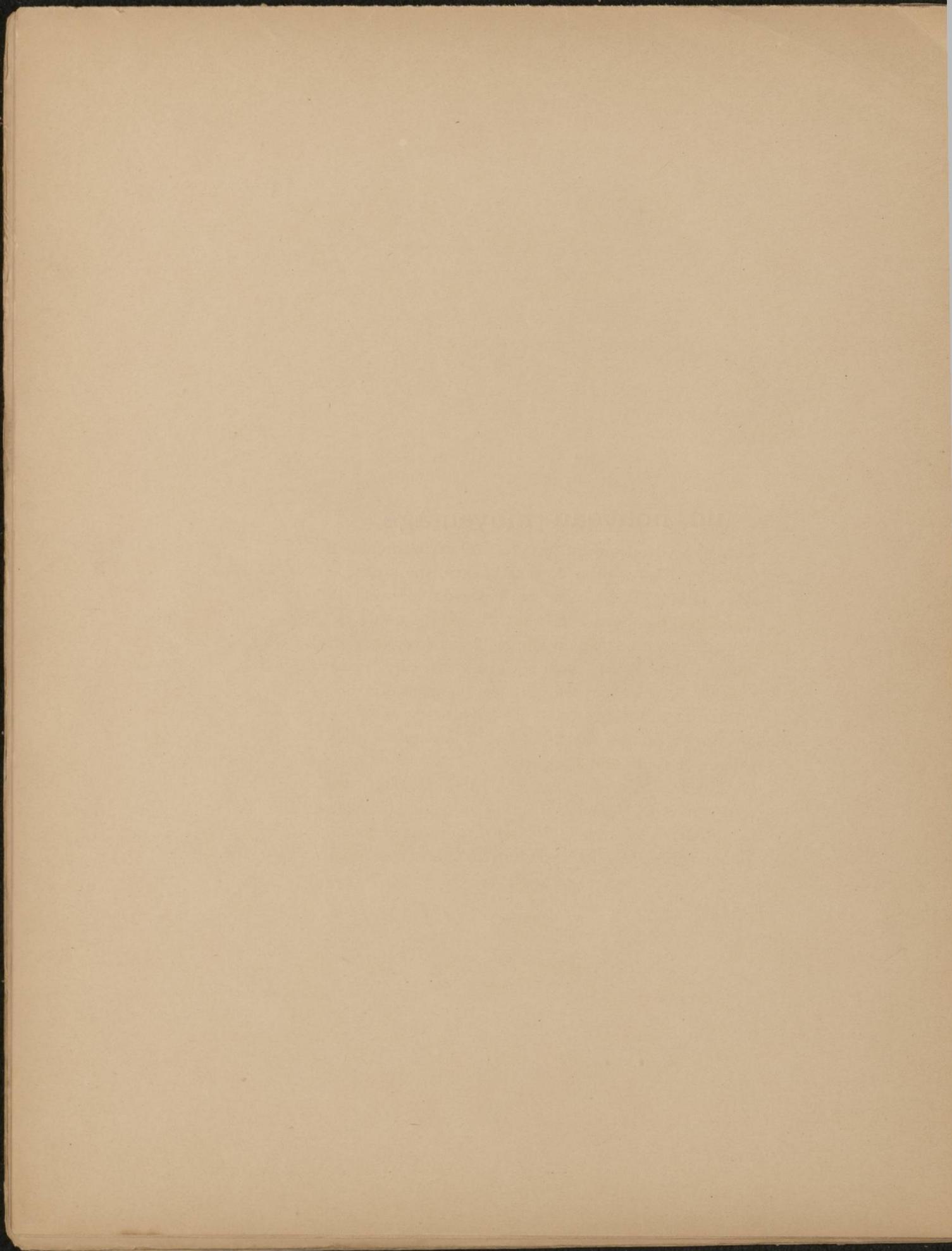
Mais n'était-ce point par une sorte d'abus de confiance, ou par un tort de la nature envers elles, qu'elles étaient filles pour le monde ?

N'apparaissent-elles pas comme des mots à double sens, comme des formules amphibologiques, bref (je me risque), comme des exemplaires d'un hermaphroditisme spécial, où l'esprit est l'organe mâle et le corps l'organe femelle ? Hommasses, dit la langue, par un mot bien français ; viragos, dit-elle encore, par un mot emprunté à l'étranger.

Eh ! oui, absolument comme en sens opposé, on dit femmelette.

Vos exemples historiques ne prouvent donc rien. Ils sont plutôt l'exception qui confirme la règle. Ils portent sur des contrefaçons. Au surplus je les concède : si on m'amène une de ces belles et énigmatiques créatures, je suis prêt à lui dire sans restriction : « Salut, confrère ! faites comme nous, en tout et pour tout, vous en êtes bien capable ».

un nouveau moyen-âge



Pour les occidentaux, les européens, les aryens, seule race éminemment progressive et indéfiniment éduicable, l'Art a pris, de notre temps, un caractère aristocratique. Il est sorti peu à peu de la masse. Il l'a quittée, pompé vers le haut. Il s'est accumulé là, congestionnant une région minime du vaste organisme humain. Il n'existe que pour quelques-uns, se qualifiant « l'élite ». Pour ce petit groupe, l'universalité des artistes travaille, les vrais, les grands, et aussi les pseudo en nombre indéfini. Là ils encombrant les galeries et s'entassent aux portes.

Ailleurs, rien de l'Art, ou presque rien, des traces informes; et aussi dans les âmes, une actuelle inaptitude navrante à le saisir. Comme conséquence, un aphorisme, issu de la vue restreinte de cet anormal

phénomène contemporain : l'Art n'est pas fait pour les foules.

Un mot d'ordre dédaigneux circule, surgi de la colère à n'être pas compris, si ce n'est de très rares esprits : l'artiste ne doit produire que pour les lettrés, espèce rare. Et d'autres ajoutent : l'artiste n'a pas à rechercher la popularité; elle n'existe plus, à moins d'être impure. On répète les paroles de Flaubert : « Être sifflé n'est rien, être applaudi est très amer ». Et le bon ton, cette toujours renaissante expression des erreurs passagères, s'en mêlant, on choie, on admire les artistes qui font fi de la renommée populaire et affectent de ne priser que les succès du Bel Air. Et par bel air il faut entendre ce monde odieux qui, ayant soutiré à lui les grandes fortunes, prétend avoir, par surcroît, le monopole des belles choses, et en son puissant syndicat égoïste, désœuvré, parasite, concentre l'Art comme il a concentré l'Argent. Partout, si ce n'est dans ce paradis artificiel, l'appauvrissement esthétique parallèle à l'appauvrissement pécuniaire.

Ce phénomène coïncide avec une transformation de l'Art, très sensible. Il s'aiguise en des subtilités de plus en plus graciles. Il prend des raffinements analogues à ceux du cabinet de toilette des HICH-LIFARDES personnes pour lesquelles il se met en frais. Ses ressources, ses procédés, ses visées, sont aussi compliqués et vont à des buts aussi délicats en nuances,

que l'attirail de brosses, d'épingles, d'éponges, de parfums, de fards d'une femme en bonne posture, c'est-à-dire, solidement dressée sur le piédestal du coffre-fort marital. Il n'a plus la saine allure d'un art se mettant en mouvement pour l'Humanité, cherchant les hautes et héroïques généralités qui sont un aliment pour tous. Il se rapetisse en des conceptions étroites, compréhensibles seulement pour les castes, conceptions profondes et séduisantes souvent, soit par la substance, soit par la forme, mais énigmatiques pour d'autres que les coteries. Extraordinaire, certes, est le degré d'élancement atteint par ces écoles raffinées, mais la minceur des filons projetés est étonnante. Ils perdent en diamètre ce qu'ils gagnent en pénétration. Ce sont des trous de vrille, des galeries de termites et non pas les larges et indestructibles coulées de l'Art aux belles époques où il s'agitait pour des peuples entiers en des poèmes épiques.

Cette situation est irrationnelle. Un tel accaparement ne saurait durer. Il est doublement vicié, et doit, partant, doublement périr. Ici il y a trop : donc péril de mort. Là il y a trop peu : encore péril de mort. Ou, plutôt que la mort, besoin de changement, de révolution. La marée a monté avec excès sur un point : il y aura reflux, abaissement, chute, et étalement en arrière, des eaux. La prévision du phénomène réparateur peut porter à la fois sur l'argent et sur

l'art. Ils retourneront l'un et l'autre vers une plus juste répartition. Nécessaires aliments de l'activité humaine, il les faut à tous et dans une juste mesure. Transitoirement, et sous l'effet d'attractions particulières, ils peuvent, comme les dépressions atmosphériques, produire des accumulations et surcharger certaines régions. Mais la balance reprend tôt ou tard l'équilibre, jusqu'au jour d'une nouvelle rupture. Les phases de l'instable histoire de l'Art s'expliquent par ces variations.

Notre époque, où l'Art apparaît tel qu'un abcès qui s'est gonflé dans le coin des privilégiés de la fortune, est donc proche d'une transformation. Que sera celle-ci?

Il ne faut pas être très pénétrant pour comprendre qu'elle accompagnera la révolution démocratique et sera influencée par elle. Le malaise et les convulsions qui tourmentent le corps social partout où la race aryenne subit la série de ses dures et émouvantes métamorphoses, n'est que l'effort persistant et incompressible pour conquérir l'égalité matérielle et, plus âprement encore, l'égalité intellectuelle. Assurément ce second besoin est moins conscient : dans tous ces troubles chaque an plus redoutables, le ventre semble réclamer plus que le cerveau. Mais ce n'est qu'apparence ; l'âme crie justice, elle aussi, indistincte en ses revendications, mais au fond avide, d'une faim insatiable. Et au surplus qu'importe ! Quand on aura

détruit l'iniquité du monopole argent, on aura brisé du même coup l'iniquité du monopole art.

Et c'est là que se pose immédiatement cet autre problème : Quel art remplacera l'art aboli ! Quelle forme revêtira, en démocratie, ce qui aujourd'hui s'épanouit, floraison rare et morbide, en aristocratie. L'atmosphère, la lumière inspiratrice, la climaterie générale, changeant, la végétation infailliblement sera autre. Laquelle ? laquelle ?

Chaque fois qu'en un grand brassage, des idées, des tendances nouvelles ont été mêlées à une civilisation ; chaque fois que l'édifice d'une époque s'écroulant, ses matériaux ont été entraînés dans le tourbillon d'une révolution, roulés, broyés, fondus avec les matériaux d'au dessous en quantité plus grande, la pâte, résultante de cette cuisine de cataclysme, est apparue d'abord comme de qualité inférieure. Mais, plus tard, c'est elle dont sortent les monuments plus beaux des temps nouveaux. Aussi, cette période transitoire d'incertitude et d'obscurité masquant la fécondité, a-t-elle reçu un nom significatif : LE MOYEN-AGE.

Moyen-âge fut la situation de l'Europe après la chute de l'empire romain éparpillant ses débris sur les multitudes barbares. Moyen-âge sera la situation de l'Art après la chute de la féodalité d'argent émiettant ses richesses restituées sur les multitudes ouvrières.

UN NOUVEAU MOYEN-AGE ! Oui, on peut s'attendre

à un recul momentané. Tous ces raffinements, toute cette manie, cette folie de nuances, ces amincissements, ces aiguisements disparaîtront dans la fournaise. Quel sens ont-ils pour ces masses depuis si longtemps (et de plus en plus) sevrées de l'art accaparé par d'autres? Et comment ce monde d'artistes, accoutumé à ne plus s'occuper d'elles, ayant désappris la langue artistique compréhensible pour elles, aurait-il l'aptitude nécessaire pour changer brusquement son orientation. Le courtisan du riche ne sait plus parler au pauvre. L'esprit, habitué à calculer ce que peut rapporter une œuvre, sera stérile quand une telle préoccupation deviendra sans objet. La crise sociale qui s'annonce, en même temps qu'elle mettra la déroute chez les financiers, la mettra dans le bataillon des mercenaires qui les servent. Ce sera une universelle mise-à-pied et un recrutement sur nouveaux frais.

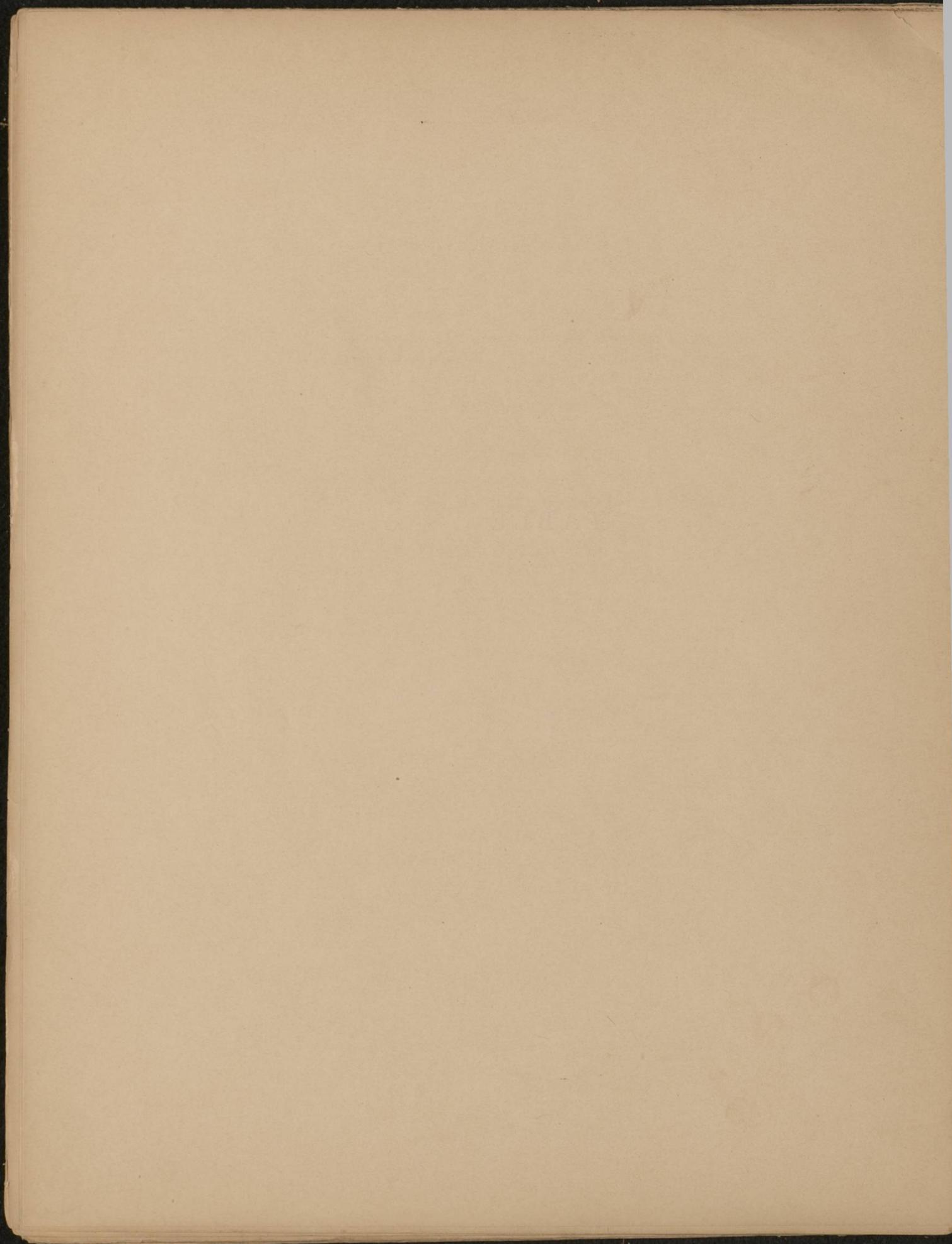
Il y aura alors des jours d'impuissance et de stagnation. L'Art apparaîtra mort, ou tout au moins déchu. Les lamentations sur « cette fin de siècle » redoubleront et des voix gémissantes ou colères accuseront la démocratie stérilisante, qui détruit sans remplacer. Mais en vérité, elle sera comme la dévastatrice Athènè, qui ne ravageait que pour mieux féconder, la Minerve armée de la lance meurtrière et du bouclier à tête de Gorgone effrayante, mais déesse aux yeux clairs, enseignant à planter l'olivier

et inspiratrice de toute justice. L'art démocratique aura ce caractère de viser aux jouissances psychiques de tous au lieu de ne penser qu'aux jouissances blasées de quelques-uns. Sans cesse il grandira avec cette préoccupation plus généreuse, plus saine, plus noble. On le verra, redescendant, comme autrefois, dans les détails de la vie, embellir l'outil du travailleur, le mobilier des demeures simples, les costumes nationaux. L'assiette, le pot, l'enseigne, la porte, la serrure redeviendront des objets que l'artiste croira dignes de l'occuper. Et en même temps, dans l'âme des poètes, au lieu des énigmes en honneur s'adressant aux initiés, reverdiront ces beaux chants d'universelle humanité qui nous font, encore aujourd'hui, préférer les œuvres mortes de la Grèce. Le sculpteur, le peintre ne travaillera plus pour le boudoir, mais pour la place ou le monument publics. En architecture, on aura autre chose que l'architecte des hôtels bourgeois, égoïstes et cossus. L'Art redeviendra la langue commune et ne sera plus on ne sait quel dialecte hermétique destiné à un collège de brahmines.

Lentement il montera ainsi durant ce nouveau moyen-âge, universel et populaire. Populaire, oui, et ce nonobstant, non moindre finalement qu'il ne l'est aujourd'hui, et, de plus, original, imprévu, neuf de toute la nouveauté ténébreuse en laquelle est caché son avenir. Car, lui aussi, procède par cet alternatif

mouvement qui, suivant Pascal, est celui de l'évolution de tout progrès et de toute vérité : En avant; — puis, un peu en arrière; — ensuite, encore en avant; — puis, un arrêt; — et alors plus loin d'une poussée; — mais un ralentissement; — enfin, en avant d'un élan irrésistible !

TABLE



A Robert Picard

Diary of John 1861

A Robert Picard

1891

Dix Sept Juin 1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

CHANT MAJORAL

EN L'HONNEUR DE

Robert Picard

1870 — 17 JUIN — 1891

IMITÉ DES CHANTS VÉDIQUES

ROBERT, moi William, le puiné des trois frères que nous sommes, le premier je parle pour célébrer ta Majorité riante.

Ta belle adolescence achève aujourd'hui son Printemps. Ensemble nous avons vécu cette heureuse saison dans le jardin clos de la Famille, jouant, enfants, par ses sentiers et sur ses pelouses, plus tard nous essayant au travail. Que de jours de soleil et de bonheur en ce tranquille asile! Après chaque absence nous y sommes revenus à tire d'ailes comme des pigeons au colombier.

Vois ces *Fleurs* rustiques écloses dans les bois et

les champs du pays natal. Elles symbolisent la paix, la joie, l'amour du foyer. Reçois-les te figurant que je les ai cueillies dans les parterres de cette douce retraite mystique où s'est écoulée notre enfance.

ROBERT, moi Georges, l'ainé des frères que nous sommes, le second je parle pour célébrer ta Majorité studieuse.

Curieux, admiratif, souvent étonné, j'ai assisté au développement harmonieux de ton intelligence. Il m'a parfois semblé voir trembler et scintiller en toi la goutte magique qui sacre les forts et les dominateurs. Ton âme a les allures indociles des prédestinés. Frappant du pied les réalités, tu dresses la tête et c'est en haut que ta pensée respire.

Voici un *Livre*, fait pour toi. Prends-le comme une image de tes prédilections intellectuelles et du fier avenir psychique qui t'est réservé.

ROBERT, moi ton Père, le troisième je parle pour célébrer ta Majorité de Cœur vaillant.

Tu as compris que la Vie sans luttes est un rêve, et que sans justice elle est déshonorée. En acceptant la servitude militaire, et sa grandeur, tu as fait à ces fatalités le sacrifice d'un pan de ta jeunesse. Tu en es ennobli et invigoré. A nous tous tu apparais mieux préparé pour l'héroïsme et les batailles de la destinée.

Regarde ces *Armes*, simples d'aspect, nettes et sûres. Elles sont, dans nos désirs et nos espérances,

l'emblème sévère de ton cœur chevaleresque et juste, toujours prêt à combattre, fut-ce au risque de ta vie, pour l'Honneur et pour le Droit.

ROBERT, moi ta Mère, ne pouvant mettre en tes mains mon cœur, en bouquet je te jette mes baisers.

ROBERT, moi ton Ami, au nom de tes Amis, à mon tour je parle pour célébrer ta Majorité d'Artiste.

Chercheur d'inconnu, apporteur de neuf, au cerveau subtile, au sûr doigté, vois sur ce Cartouche, faïence à pâte fragile, à émail inaltérable, insigne de l'affection fidèle en nos cœurs périssables, — au dessus des mots pittoresques et légers qui te rappelleront ce banquet familial bruissant de pensées voltigeantes, vois ta devise : *Marte et Arte!* Ta devise, ô Peintre! ô Soldat! toi qui utilise ta dextre main par poil et par fer!

ROBERT, moi Elisa, ta consanguine, je veux fêter ta Majorité de brillant cavalier, en te faisant l'offrande de cette rose que je détache de mon corsage.

Cher Fils, doux Éphèbe, studieux Esprit, vaillant Cœur, noble Artiste, beau Mâle, maintenant que ceux dont tu fus engendré, que tes frères, tes amis, — et la femme, notre douce semblable (caressant suffrage!), — ont célébré ta bonté, ta beauté, ton courage et ton art, moi, le Père et l'Officiant, je mélange en un seul

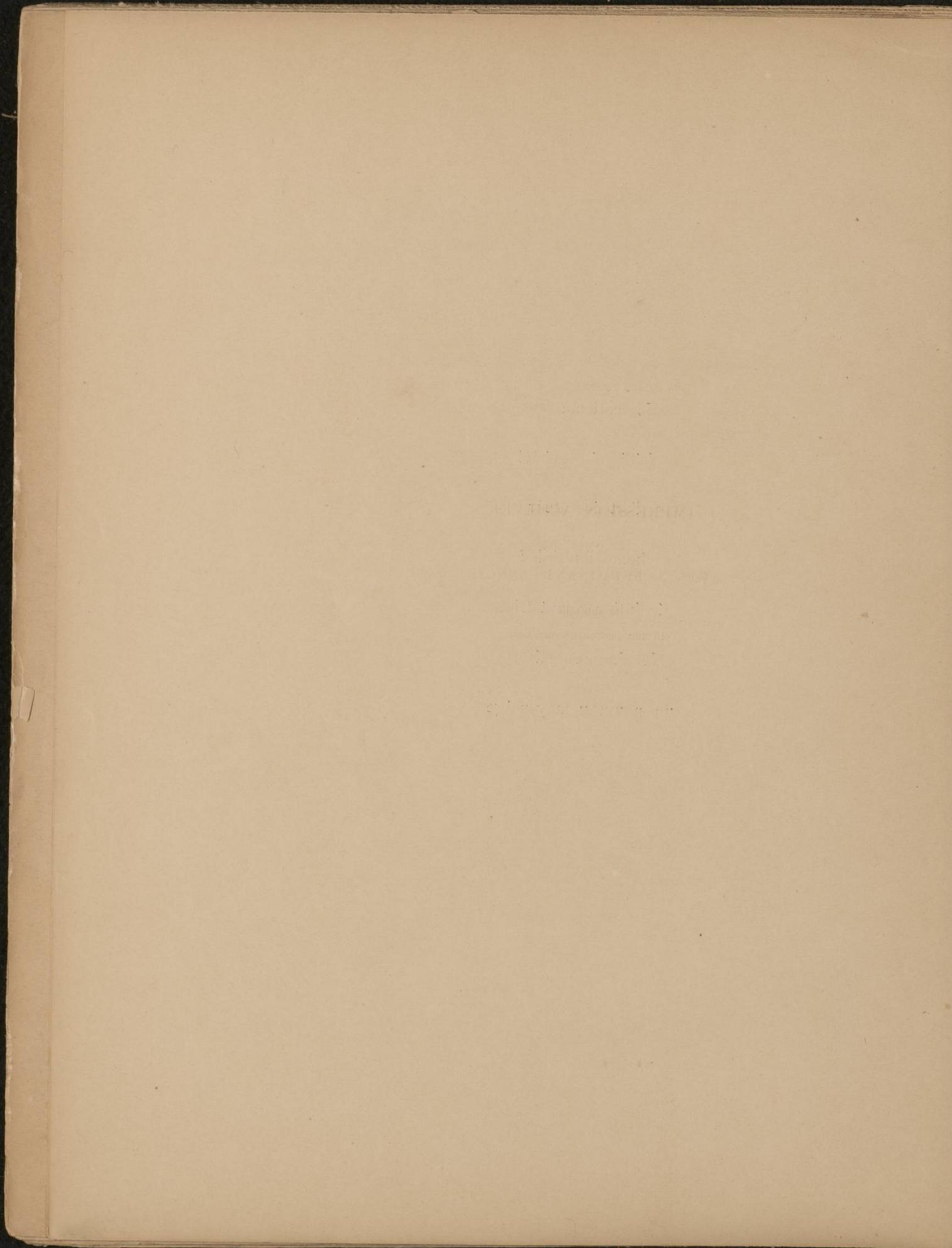
creuset tous ces vœux, et j'y ajoute, pour en faire un airain plus solide encore, ces pensées graves :

Garde saine la fleur de ton âge. Aie la loyauté virile et intransigeante des forts. Au-dessus des mesquineries quotidiennes, fixe sans cesse quelque grande Idée qui solennise ta vie. Prépare-toi aux épreuves. Accepte, sans murmurer, les ordres et les injustices du Destin : soldat tu as appris à obéir comme à commander. Sois ferme et, s'il se peut, serein dans les changements qui t'affligeront. Restreins tes besoins matériels, basse servitude, et donne-toi le luxe royal d'une opulence intellectuelle irrassiable.

Marche, Ami, dans les chemins de ton cœur et les visions de tes yeux.

J'achève, ô mon Lionceau, en découvrant, en son artistique image, le DON DE MAJORITÉ qui consacre cette fête héroïque et charmante, et qui doit emporter dans l'avenir le pénétrant parfum du souvenir de ce beau soir!

le septième sens
hérité-postérité
l'art évocateur
homo multiplex
évolution adaptatrice
les femmes-artistes
un nouveau moyen-âge



IMPRESSION ACHEVÉE

CHEZ

la Veuve de FERDINAND LARCIER

le huit juin

mil huit cent quatre-vingt-onze

